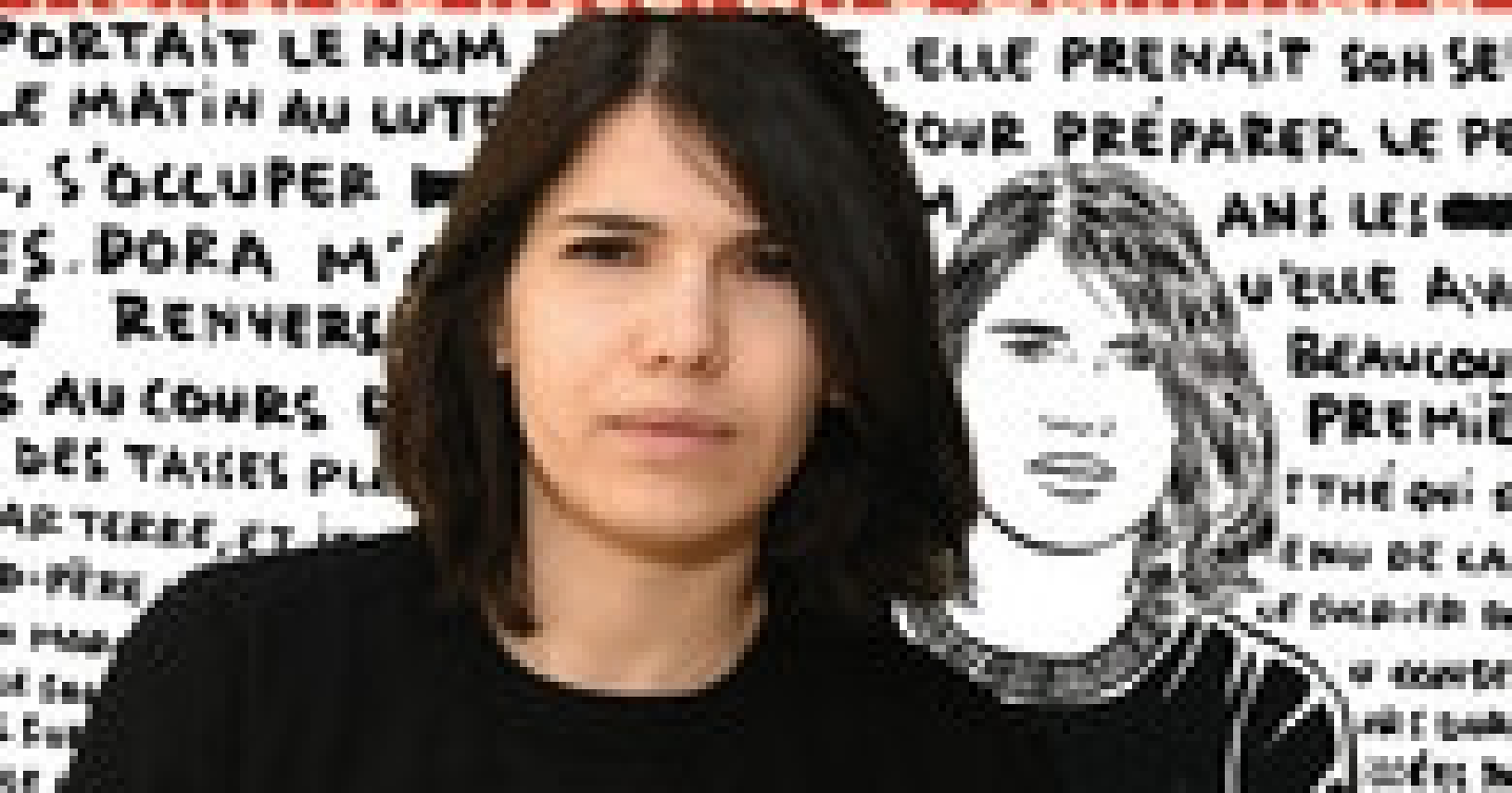


ELENA COSTA

DANIEL AVNER A DISPARU

roman

Rentrée littéraire Gallimard



ELENA COSTA

DANIEL AVNER
A DISPARU

roman



GALLIMARD

Pour Liliane Maroko

WAS ? DU WILLST NOCH LEBEN ?
QUOI ? TU VEUX ENCORE VIVRE ?

IMRE KERTÉSZ, *Être sans destin*

Plaque apposée en mai 1985 pour le 40^e anniversaire de la libération des camps sur la façade de l'hôtel Lutetia, 45 boulevard Raspail, Paris :

« D'avril à août 1945, en cet hôtel, alors transformé en centre d'accueil, fut reçue une grande partie des rescapés des camps de concentration nazis, heureux de retrouver la liberté et les êtres chers auxquels ils avaient été arrachés.

Leur joie ne pouvait effacer l'angoisse et la peine des familles des milliers de disparus qui attendirent vainement les leurs en ces lieux. »

PREMIÈRE PARTIE

J'ai marché longtemps ce jour-là, à ne plus pouvoir sentir le sol sous mes pieds engourdis, avec la sensation étrange de revenir une quinzaine d'années en arrière, au point de départ. En arrivant boulevard Raspail, après avoir parcouru une grande distance à travers Paris, j'ai retrouvé l'impression que j'avais eue enfant, que mon grand-père était derrière moi et me surveillait. J'ai rentré la tête dans les épaules. Je sentais encore la règle en fer imprimer sur mon dos des centaines de points de douleur, à cause des cicatrices qui tiraient sur ma peau. Je percevais d'abord les frissons provoqués par le contact du métal et le hurlement qui montait dans ma gorge, s'amplifiait dans ma bouche, tandis que je mordais ma langue pour l'empêcher de sortir. Depuis quelques mois, je me réconfortais en imaginant qu'il y avait une personne quelque part qui éprouvait une souffrance identique à la mienne. Lorsque j'ai vu Dora pour la première fois au coin de la rue de Sèvres, avant même qu'elle ne parle, j'ai pensé qu'elle était ce double que je faisais vivre en moi pour aller mieux. Je ne sais pas pourquoi cela m'est apparu comme une évidence, peut-être parce qu'elle attendait devant l'hôtel Lutetia sans rien pour se distraire, pas même un journal à parcourir, et qu'en l'observant de l'autre côté du trottoir, je me suis identifié à elle.

Je m'en souviens très bien. Il y avait ce soleil qui m'empêchait de l'apercevoir correctement quand j'ai voulu traverser. J'étais obligé de

baisser les yeux et je revois mon ombre oblique sur le sol, ma silhouette aplatie que je foulais à chaque pas. La lumière qui baignait mon visage contrastait avec l'obscurité dans laquelle je me plongeais pour entretenir l'intensité de mon malheur. Mon grand-père était mort d'un cancer de l'estomac six mois plus tôt, en février 1960. Devant le Lutetia, je retrouvais son souvenir comme si je pouvais le convoquer dans ma mémoire. Depuis plusieurs semaines, chaque après-midi, je couvrais à pied la distance de la rue Labat au boulevard Raspail. De cette façon je continuais à me laisser porter par la souffrance, à me confondre avec elle en retenant les hurlements et les larmes au fond de ma gorge.

Les pieds figés sur le trottoir devant l'hôtel, j'entendais encore mon grand-père confondre Auschwitz et le Lutetia, il parlait de millions de morts, de familles entières que les nazis avaient déportées au Lutetia. Il me répétait qu'il m'envoyait à Auschwitz pour que je comprenne ce qu'était attendre. Lui-même avait passé ses journées à attendre qu'on rapatrie sa femme au Lutetia depuis la libération des camps. Il affirmait qu'attendre Me Rendrait Libre et il riait parce qu'il le disait en allemand – *das Warten macht frei* – comme s'il voulait uniquement s'adresser à lui-même. Il racontait le soir à table que l'hôtel était une ambassade des déportés, de toutes ces âmes en errance. Il m'appelait *sonderkommando* et il me demandait après dîner si le *sonderkommando* avait bien mangé, ou le matin au moment de me réveiller, si le *sonderkommando* avait bien dormi.

En 1946, l'année de mes treize ans, mon grand-père a décidé de m'envoyer attendre devant le Lutetia après l'école et à vingt-sept ans je me trouvais de nouveau à cet endroit, entraîné dans une quête dont le sens m'échappait toujours autant. Enfant, sans comprendre de quoi mon grand-père parlait exactement, j'imaginais malgré moi les

corps squelettiques en pyjamas rayés aller et venir. C'étaient des ombres, des faisceaux de lumière et de poussière que je devinais surgis d'un lit de cendres et je les distinguais mieux que les passants sur le trottoir. Il m'arrivait de les emmener dans ma chambre à la nuit tombée, et de m'endormir avec eux. Devant l'hôtel je sentais que je m'apaisais, je glissais à mon tour dans ce monde de souffrance qui m'était si familier. J'avais l'impression d'être happé par le vide et de flotter hors de mon corps, de m'en détacher au fur et à mesure que je les observais. Je m'en souviens à la fois comme une douleur et un plaisir indispensables pour tenter de comprendre ce que mes parents et ma sœur avaient subi. J'avais l'intuition qu'en restant immobile devant le Lutetia, je me rapprochais d'eux.

J'avais en tête les photos que mon grand-père m'avait montrées. Je retrouvais les mêmes déportés devant l'hôtel, leurs visages restaient imprimés sur ma rétine pendant des jours. C'était cette célèbre photo : on y voyait un homme au premier plan, quasiment nu, dont la peau semblait posée à même le squelette, vidée de sa chair, tenant son pantalon pour dissimuler son bassin. À l'arrière-plan, des hommes étaient entassés sur des paillasses. Je me souviens que mon cœur s'est accéléré lorsque Dora a par hasard ressorti cette photo d'un livre d'histoire, et je me suis demandé si elle avait fini par deviner ce que mon grand-père m'avait fait endurer durant mon enfance. Elle a désigné du doigt un visage qui dépassait des montants en bois en indiquant qu'il s'agissait d'Elie Wiesel au camp de Buchenwald et parce que je n'avais aucune idée de qui elle parlait, elle m'a expliqué qu'il avait eu le prix Nobel de la paix en 1986. Alors à part moi, je me suis dit que je l'avais sûrement croisé un jour, devant le Lutetia, en attendant.

Je conversais dans ma tête avec les déportés et aussi loin que je puisse remonter dans ma mémoire, il me semble que dès que je

croisais un couple de femmes, je soignais ma posture. Je relevais le menton et je fronçais les sourcils en espérant qu'elles puissent lire la souffrance dans les plis de mon front. J'avais l'ambition secrète de me blottir contre elles le soir, dans une des chambres qu'elles occupaient, et de m'endormir dans leurs bras. Avant de me tenir droit comme un poteau devant l'entrée, je jetais un œil à la photo de mes parents que je gardais dans la poche de mon pantalon. Mes parents y étaient si apprêtés que je me demandais chaque fois si la photo avait été prise dans un établissement aussi luxueux que le Lutetia. J'avais beau tenter de les imaginer dans la même tenue, en train de se promener dans le square devant l'hôtel, je n'y parvenais jamais. J'étais persuadé que s'ils préféraient rester dans leur chambre, c'était à cause de ce que mes camarades de classe m'avaient appris sur le désir et, comme cela me dégoûtait à l'époque, j'essayais de penser à autre chose. J'espérais qu'ils me regardaient grandir par la fenêtre quand ils avaient besoin de se reposer de leurs ébats, et je levais les yeux vers la façade de l'hôtel avant de partir. Quand j'apercevais un couple à une fenêtre, je croyais reconnaître la silhouette de mes parents et le sang se mettait à battre à mes tempes. J'hésitais à leur adresser un signe depuis le trottoir mais je restais bras ballants, je savais bien que tout cela n'était pas réel.

Mon dos était douloureux certains jours, le tissu de mes vêtements adhérait aux plaies ouvertes, et mon mal-être renforçait la perception que j'avais de ma propre douleur. Il m'arrivait de jalouser les petits chapeaux rayés des déportés, la communauté qu'ils formaient et dont j'étais exclu. En hiver, je craignais qu'ils ne remarquent mes habits trop chauds, mes chaussures qui montaient jusqu'aux chevilles et j'en voulais à mon grand-père de prendre soin de moi. J'étais un privilégié, un *sonderkommando*, et je me figurais que si mon grand-père frappait mon dos nu avec la règle en fer c'était

pour m'endurcir, compenser les vêtements et les jouets qu'il m'offrait. J'avais presque envie de lui demander de cogner plus fort. J'étais prêt à souffrir davantage pour être plus proche des déportés, parce que rien de tout cela ne me semblait encore absurde à l'époque. Ces jours-là, lorsque ma peau brûlait plus que d'habitude, je respirais à fond pour m'empêcher de pleurer, je creusais le bas des reins et bombais le torse pour éviter le contact du tissu sur mon dos. Je m'immobilisais en espérant éteindre ainsi ma douleur, par la seule force de ma pensée.

Les jours de fêtes, principalement Yom Kippour et Hanoukka, quand mon grand-père disait le Kaddish pour honorer les morts après dîner dans le salon, je devais brandir la pancarte sur laquelle il avait écrit notre nom en majuscules et la maintenir plusieurs soirs durant au-dessus de ma tête comme un chauffeur de taxi. J'avais des échardes plein les doigts et j'employais le reste de la soirée à tenter de les enlever jusqu'à devoir m'arracher la peau avec mes ongles. Il avait fabriqué la pancarte en 1945 en se disant que sa femme, son fils et sa belle-fille pourraient ainsi le distinguer parmi la foule de déportés et de familles qui attendaient au Lutetia. Je le regardais assis dans son fauteuil et je sentais sa haine sur moi lorsque je reposais la pancarte contre le rebord de la fenêtre, et dans ma tête j'entendais sa voix me demander si je voulais bien mourir, si je voulais bien retourner disparaître au Lutetia. Dans ces moments-là, je me disais que mon grand-père aurait préféré ne pas être obligé de s'occuper d'un enfant et je finissais par regretter de ne pas avoir été arrêté avec mes parents et ma sœur. Je voulais ressembler à un déporté comme pour me donner l'illusion que j'étais resté à leurs côtés.

Certains soirs, je refusais de dîner et je ne touchais pas au plat que mon grand-père avait préparé. Je fixais l'assiette pour mieux

éprouver la faim et je sentais mon estomac se tordre, rétrécir dans mon ventre. Mon grand-père me disait *ir gefelt mir zaier kleine sonderkommando*, tu me plais beaucoup mon petit *sonderkommando*, d'un air moqueur et il débarrassait mon assiette froide pleine à ras bord sans autre commentaire. Dans le lit, je passais mes doigts sur mes hanches et j'aimais que les os ressortent, que le bassin se dessine sous la peau. Je me persuadais que je ressemblais à cet homme affamé que mon grand-père m'avait montré en photo. Je pouvais tenir jusqu'à deux jours sans manger, au point d'être à bout de force, épuisé par la faim qui m'empêchait de dormir. Dans la cour de l'école, pendant la récréation, j'étais obligé de m'appuyer contre un mur pour ne pas m'écrouler, je restais à l'écart de mes camarades et les regardais s'amuser. Il ne s'agissait pas de souffrir pour souffrir, mais de souffrir pour créer une existence nouvelle, pour que ma condition de déporté se manifeste ailleurs que dans mes pensées. Je finissais par me jeter sur la nourriture, j'entendais alors le petit rire de mon grand-père au moment exact où j'avalais la bouchée qui rompait mon jeûne et au fond de moi j'avais la certitude de le décevoir. En hiver il m'arrivait de dormir nu, la fenêtre grande ouverte après avoir roulé les draps en boule par terre. Mais le lendemain matin je me réveillais presque en nage, bordé des pieds à la tête par une couverture que je repoussais avec mes jambes. Je ne comprenais pas pourquoi la fenêtre était close alors que je m'étais endormi en sentant un courant d'air chahuter mes cheveux sur l'oreiller. Je me disais que j'étais en train de devenir fou, je n'arrivais plus à distinguer la réalité de mes fantasmes de déportation. Je me suis rendu boulevard Raspail jusqu'en 1948, et il me semble que si cela avait duré plus longtemps, j'aurais été renversé par une voiture. J'étais parfois au bord de l'épuisement, je marchais hagard dans la rue en rentrant chez moi.

J'ai hésité à discuter de tout cela avec mon grand-père. J'aurais voulu le rassurer, lui expliquer que je croisais grand-mère Golda au Lutetia ou encore que j'avais cru voir le drapeau nazi flotter au-dessus de l'entrée avec cette inscription au-dessus, gravée dans la pierre, *Juden : das Warten macht frei* en lettres capitales romaines avec le *u* de *Juden* en forme de *v*. Mais j'avais trop peur d'aggraver l'état de mon dos pour m'aventurer à murmurer quoi que ce soit. Souvent je surprenais mon grand-père en train de parler tout seul dans une pièce de l'appartement, d'une voix si particulière, si fragile que je me figurais qu'il s'adressait à Golda. Je retournais dans ma chambre et je m'imposais des punitions que j'imaginais être celles qu'on infligeait aux enfants d'Auschwitz-Birkenau. Après avoir entendu mon grand-père s'entretenir à voix haute avec sa femme disparue, je songeais à mes parents, à ma sœur et j'avais envie de me faire mal avec plus d'exaltation. Je sortais les livres des étagères, mes vêtements des placards et je les remettais aussitôt à leur place. Je pouvais répéter l'action pendant plusieurs heures et tant que je n'étais pas épuisé, je continuais à déplacer les affaires dans ma chambre. Mes bras et mes jambes étaient tellement engourdis à la fin de l'après-midi que j'avais l'impression d'avoir transporté des rails pour l'aménagement d'une voie ferrée.

À l'école, j'avais beaucoup de mal à me concentrer. Si je commençais à écrire le prénom de mes parents, de ma sœur dans la marge de mon cahier, je n'arrivais plus à m'arrêter. Je m'en voulais d'hésiter sur le sens de rotation de la croix gammée et de toujours oublier le *s* à *Auschwitz-Birkenau* même si je savais au fond de moi que ça ne changeait rien. J'avais essayé de trouver un moyen mnémotechnique pour me le rappeler et il fallait que je pense à la première lettre de *sonderkommando* pour ne pas faire de faute. Je me trompais aussi sur l'orthographe de *Rothschild* si bien que j'ai

longtemps cru qu'*Auschwitz* était le patronyme d'une famille juive célèbre. Je dessinais des grilles verticales par-dessus de sorte qu'à la fin de la journée, on ne distinguait plus que le *au* de *Birkenau* et que j'étais passé au travers du papier tellement j'avais appuyé avec ma plume gorgée d'encre. Quand j'écrivais et que je raturais en m'acharnant sur mon cahier, j'avais le sentiment de ne plus exister, de ne plus m'appartenir, comme si j'avais réussi à m'enfuir.

Je me souviens d'avoir marché vers Dora ce jour-là. J'avancais malgré le soleil qui cognait. J'ai regretté que mon grand-père ne soit pas derrière moi pour m'observer parce que son regard, sa présence m'auraient en quelque sorte porté. Lorsque j'ai rencontré Dora devant l'hôtel Lutetia, je n'avais pratiquement parlé à personne depuis la mort de mon grand-père et j'avais oublié le son de ma voix. Son décès m'avait fait revivre la disparition de ma famille et chaque jour je m'employais avec plus de hargne à sauter des repas, à manger le strict minimum pour pouvoir soutenir les trajets à pied jusqu'au boulevard Raspail. Je veillais jusque tard dans la nuit sans faire autre chose qu'errer dans l'appartement, obligé de m'appuyer aux murs à cause de la faim qui me faisait tourner la tête. À nouveau, j'avais la certitude de retrouver dans les privations que je m'infligeais les souffrances que mes parents et ma sœur avaient endurées. Ma présence devant le Lutetia empêchait que leur souvenir s'efface en moi et que le cours de ma vie recouvre leur histoire. Je suis resté à une dizaine de mètres de Dora, et j'ai évité de croiser son regard au lieu de l'aborder. Je l'ai observée remettre ses cheveux derrière ses oreilles dans la vitre de l'hôtel, et je me suis demandé si tout cela existait, vraiment, en dehors de mon esprit.

Mes souvenirs se bousculaient en moi et je n'arrivais plus à réfléchir, troublé par la présence de Dora devant l'hôtel. Je ne voulais pas risquer de croiser son regard et mes yeux ne trouvaient prise nulle part. J'éprouvais une douleur diffuse de la cheville jusqu'en haut de la cuisse. À l'époque je passais mon temps à marcher, à reconstituer l'itinéraire que je suivais enfant de la rue Labat jusqu'au boulevard Raspail. J'avais la sensation que le moindre de mes gestes témoignait de mon malaise, de mon hésitation. J'ai voulu dissimuler mon émotion en prenant un air détaché, en jetant des coups d'œil vers la station de métro rue de Sèvres, de façon à lui laisser croire que j'attendais quelqu'un. Je me disais qu'elle finirait bien par s'en aller et que je pourrais penser à mes parents et à ma sœur. Dans la vitre du Lutetia, j'ai regardé mes joues creuses, la peau tendue sur les os de mon visage puis je me suis mis à observer le reflet de Dora. Je détaillais ses jambes, ses mains posées sur les hanches, sa mine affectée en tentant de me représenter l'étendue de sa solitude qui me paraissait semblable à la mienne.

Devant l'hôtel, j'étais résolu à faire ressurgir le passé enfoui dans ma mémoire comme si les années qui me séparaient de mon enfance n'avaient duré que quelques jours. J'essayais de me rappeler des déportés que je croisais, jeune garçon, de leur visage tuméfié, de la trace du sang qui avait coulé le long de leurs tempes et qui était

devenu noir en séchant sur la peau. Je me disais que la souffrance avait dû les marquer à chaque endroit de leur corps de la même façon que la règle en fer avait dessiné des lignes, des balafres en travers de mon dos. Je m'identifiais à eux et il me semblait que ma douleur était moins vive lorsque je côtoyais les déportés au Lutetia. Je me revoyais à l'âge de treize ans en train d'attendre, j'entendais encore mon grand-père me répéter que j'étais le pire *sonderkommando* de l'histoire de la déportation. Mais Dora me troublait tellement que je ne réussissais pas tout à fait à me concentrer sur les souvenirs que j'étais venu chercher devant le Lutetia.

Le vent soufflait sur les stores ornant la façade de l'hôtel. J'avais l'impression d'être bousculé d'une manière identique, mon cœur se soulevait chaque fois que j'examinais le reflet de Dora dans la vitre. Il me semblait sentir son regard sur moi, même si elle faisait mine de ne pas m'avoir remarqué. Je l'ai observée allumer une cigarette et quand le vent a rabattu l'odeur du tabac dans ma direction, j'ai tout de suite pensé à la fumée qui s'échappait de la cheminée des crématoires. Je me rappelle avoir arrêté de respirer de peur que la fumée ne pénètre mes narines et mes poumons. J'inspirais par intermittence, le menton replié contre la poitrine. Lorsque Dora a jeté son mégot dans le caniveau, j'ai aperçu une petite fille vêtue d'un pyjama rayé le ramasser et le coincer entre ses lèvres. Je me suis demandé si j'étais devenu fou car je la voyais distinctement sur le trottoir, son visage était couvert de blessures. Puis j'ai songé à ma sœur en essayant de l'imaginer avec le crâne rasé, et de compter le nombre d'années qui s'étaient écoulées depuis qu'elle était morte. Si c'était elle, je ne l'avais pas reconnue.

Dora a fini par comprendre que je l'observais et nos regards se sont croisés, comme ça, indirectement, dans le reflet de la vitre. Elle s'est avancée dans ma direction et j'ai eu la sensation d'être acculé, de

perdre contact avec le sol. Elle m'a demandé mon nom, et ce que j'attendais, là, devant le Lutetia. Je me rappelle que lorsqu'elle a posé cette question, j'ai pensé que je ne pouvais pas répondre, que je ne savais pas tout à fait pourquoi je me trouvais à cet endroit. Et le temps de réfléchir, il m'a fallu plusieurs secondes pour m'entendre articuler d'une voix presque sourde, que je m'appelais *Daniel* si bien que je n'étais pas sûr que le son ait dépassé la barrière de mes lèvres. Je me suis éclairci la gorge et j'ai répété *Daniel*, comme si je devais m'en convaincre.

Dora était employée au Lutetia depuis deux mois environ. Elle m'a demandé si j'avais un rendez-vous car j'avais l'air de guetter quelqu'un. Je ne sais pas pourquoi j'ai failli lui raconter la vérité, lui dire que j'étais envoyé par mon grand-père pour attendre le retour de notre famille disparue en déportation. Il m'a semblé que j'aurais été incapable de retenir mes larmes, alors j'ai haussé les épaules en disant que je me promenais dans le quartier. Elle avait terminé son service, et m'a invité à prendre un verre. J'ai accepté, surtout pour éviter d'avoir à réfléchir à une réponse. Pendant que Dora est retournée chercher ses affaires à l'intérieur, j'ai failli partir en courant pour me réfugier chez moi mais j'ai été pris de vertiges, je n'avais rien avalé depuis la veille au soir. Je risquais de m'écrouler sur la chaussée en traversant la rue. Quand Dora a réapparu dans le hall d'entrée, sac à main à l'épaule, j'ai senti d'un seul coup que le présent s'imposait à moi. Comme si je me réveillais d'un rêve qui avait duré jusqu'à cet instant.

Nous sommes allés dans le café de l'autre côté de la rue. Nous nous sommes assis à une table, l'un en face de l'autre. J'osais à peine plonger mes yeux dans les siens, je détournais le regard à la moindre occasion. Mais je détaillais chaque partie de son visage, l'implantation de ses cheveux sur son front, la mèche qu'elle était obligée de

replacer derrière son oreille. J'ai commandé un café et du pain. J'ai refusé le beurre et le fromage que le serveur me proposait, je voulais seulement ma ration de nourriture. À l'époque, j'avalais le strict minimum pour rassasier mon corps. Je me suis mis à manger la demi-baguette que le serveur avait apportée, soulagé de laisser ainsi le soin à Dora d'engager la conversation. Je n'ai pas osé tremper le pain dans mon café, même si cela aurait facilité ma digestion. J'avais l'impression que manger calmait la boule dans mon ventre mais que mon cœur avait pris le relais. Il battait si fort et si vite qu'il me semblait qu'il allait s'arrêter.

Je ne parvenais pas à me concentrer sur ce qu'elle disait. Sa présence me troublait. Plus particulièrement, le bruit, au contact de ses os, de la petite cuillère que Dora passait sur le revers de sa main, provoquait en moi une vive émotion. J'essayais de soutenir son regard pendant qu'elle parlait, de m'empêcher de remarquer la forme de ses seins que je devinais sous son chemisier. Je ne sais pas pourquoi j'ai soudain pensé à mes parents, à la chambre que je leur avais inventée au Lutetia, enfant. C'était peut-être cette proximité avec Dora qui me ramenait à ce souvenir. Je me suis mis à imaginer qu'ils venaient de faire l'amour et qu'ils prenaient un bain. J'avais honte de songer à mes parents de cette façon, de me représenter ma mère en train d'appliquer le savon sur le dos de mon père, de lui en badigeonner le torse. J'ai posé les yeux sur la petite cuillère que Dora manipulait, et je nous ai imaginés dans la même position que mes parents, percevant déjà la chaleur de sa peau contre celle de mon ventre.

Elle m'a dit qu'elle vivait dans un hôtel rue Bachaumont. L'hôtel portait le nom de la rue. Elle prenait son service très tôt le matin au Lutetia pour préparer le petit-déjeuner, s'occuper du ménage dans les chambres. Dora m'a confié qu'elle avait renversé beaucoup de

vaisselle au cours des premières semaines, des tasses pleines de café ou de thé qui se brisaient par terre, et je me suis souvenu de la tête de mon grand-père lorsque j'avais cassé le sucrier de Golda. J'ai repensé aux morceaux qu'il avait voulu conserver éparpillés sur le sol de la cuisine des jours durant, aux traces de sang sur le carrelage laissées par nos pieds lorsque le matin nous marchions dans les bris de verre. Elle a ri en parlant de sa maladresse et moi je ne sais pas pourquoi à ce moment-là, j'ai eu aussi envie de rire et le rire a tenu comme ça, à force de rester sur nos lèvres.

J'avais avalé la demi-baguette en quelques bouchées. Je me dégoûtais d'avoir absorbé autant de nourriture d'une seule traite, d'avoir cédé à la faim devant la façade de l'hôtel Lutetia. Je m'en voulais d'avoir trahi le garçon que j'avais été et la discipline à laquelle je m'étais astreint durant toutes ces années. J'étais prêt à aller aux toilettes me faire vomir. Si je vomissais, je me rapprocherais de mon grand-père et je le sentirais à travers moi, comme s'il était cette nourriture qui revenait dans l'autre sens pour me faire mal. Chaque fois que je saisisais ma tasse de café ou que je la reposais sur la soucoupe, j'en profitais pour observer les seins de Dora qui remplissaient son chemisier, dont le tissu laissait distinguer les aréoles sur sa peau très claire. J'avais peur qu'elle ne finisse par s'apercevoir de mon indiscretion mais j'étais incapable de me redresser sur le dossier de ma chaise pour la regarder dans les yeux.

Je l'ai raccompagnée jusqu'à chez elle. Lorsqu'on a traversé la Seine, j'ai senti le vent me percuter si fort que j'ai cru, un instant, qu'il allait me renverser. En sortant du café, j'avais envisagé de reprendre mon attente devant le Lutetia mais il aurait fallu me justifier auprès d'elle. J'étais parti sans lever les yeux vers la façade de l'hôtel et je me suis senti honteux d'avoir tourné le dos à mes parents, à ma mère qui, comme je m'étais plu à le croire si longtemps,

agitait peut-être sa main dans ma direction depuis la fenêtre de sa chambre. J'ai continué à avancer et j'ai fini par me demander si la petite déportée que j'avais remarquée tout à l'heure n'était pas derrière nous, si elle ne nous avait pas suivis malgré l'état de ses chaussures et la fatigue qui devait épuiser ses muscles. Je n'écoutais plus Dora, oubliant son bras qu'elle venait de passer sous le mien. Je ne réussissais pas à me défaire de l'idée qu'elle marchait derrière nous. Je l'imaginais en train de fouiller dans les bennes à ordures, de ramasser les mégots qui jonchaient le caniveau dès que nous patientions sur le trottoir pour traverser.

À notre arrivée rue Bachaumont, j'ai salué Dora en bas de son hôtel. J'étais si pressé de repartir au Lutetia que j'ai à peine répondu quand elle a demandé si on se reverrait. Je me suis mis à courir avec la même frénésie que si la petite fille me poursuivait avec son visage tuméfié et noirci par le sang, comme si chacun de mes pas était la manifestation dans la réalité de chaque cri qu'elle avait poussé.

J'ai été soulagé en atteignant le boulevard Raspail bien que cette marche m'ait épuisé. Trop occupé à reprendre mon souffle, j'oubliais la petite déportée. Je ne me souvenais déjà plus pourquoi j'avais choisi de retourner au Lutetia alors que raccompagner Dora m'avait rapproché de mon domicile. J'ai préféré ne pas regarder vers la façade de l'hôtel pour ne pas penser à mes parents. Je revoyais Dora vêtue de son chemisier et la sensation de chaleur que cela provoquait sur mon ventre m'était très agréable. J'imaginais ma main glissant sous ses vêtements pour caresser sa poitrine et l'excitation que je ressentais au plus profond de mon corps me réconfortait. J'avais en même temps envie de me punir, je ne comprenais pas pourquoi Dora prenait autant d'importance que le souvenir de ma famille.

Il valait mieux partir, terminer cette journée en espérant qu'une nuit de sommeil suffirait à me faire oublier cette rencontre. J'aurais

pu prendre le métro, m'arrêter à Lamarck-Caulaincourt et marcher un peu jusqu'à mon appartement, pour me vider la tête. J'ai décidé de faire le chemin à pied malgré la distance et la douleur de mes orteils gonflés par les trajets à répétition. En progressant dans ces rues familières, je songeais à mon grand-père. Je me demandais ce qu'il aurait dit s'il m'avait vu attablé avec Dora au café et je revivais ces jours où il me mettait torse nu pour frapper mon dos avec la règle en fer, ou avec sa ceinture s'il était pressé. Il hurlait que tout était ma faute, l'arrestation de Golda, de mes parents et de ma sœur. Je savais qu'il avait raison et j'étais content qu'il soit aussi sévère. Je me persuadais que mon père m'aurait infligé un châtiment identique s'il l'avait pu.

Dans ma mémoire, je retrouvais la puissance de ses coups, l'impression de suffoquer lorsqu'il maintenait ma tête contre l'oreiller. Quand mon grand-père s'arrêtait, coupé dans son élan par la fatigue, il affirmait qu'il voulait m'apprendre à être un bon *sonderkommando*. J'avais si peur que son cœur lâche à ce moment-là, d'être seul avec moi-même, que je le remerciais en silence de bien vouloir me garder à ses côtés. Je me rappelle la sensation que j'avais de porter la douleur de ma famille à chaque coup, de la porter tout entière sur mon dos. J'avais le sentiment que ces plaies ouvertes sur ma peau les soulageaient un peu de toutes les souffrances qu'ils avaient dû subir. Et j'étais presque heureux que mon grand-père m'aide à ressembler à un déporté. Je me souviens qu'en me contorsionnant devant la glace de la salle de bains, j'arrivais à toucher les fines plaies sur ma chair du bout des doigts en imaginant que ça faisait un espace en moi, derrière mes blessures, où je pouvais sentir la présence de mes parents et de ma sœur.

La première fois que je suis monté dans la chambre qu'occupait Dora à l'hôtel Bachaumont, j'ai été parcouru de tressaillements, de légères secousses qui traversaient mon corps du bassin vers la nuque. Derrière elle dans l'escalier, je fixais le mouvement de ses hanches qui ondulaient, sa jupe me laissait entrevoir le haut de ses cuisses lorsque je ralentissais. Ses collants frottaient contre ses cuisses et je savais que si je glissais ma main entre ses jambes, je n'entendrais plus ce bruit agaçant de va-et-vient. Mes aisselles s'étaient recouvertes d'une fine couche de sueur et je redoutais que Dora ne sente l'odeur âcre de ma transpiration. Je montais l'escalier sans avoir la certitude qu'aussitôt arrivé en haut, je ne redescendrais pas les marches deux par deux pour m'enfuir. J'essayais de me concentrer sur la faim qui tirait mon ventre. L'idée de pénétrer dans cette chambre me paralysait. J'avais l'impression que mes gestes étaient devenus lourds et maladroits, que mon corps m'encombraient.

La porte s'est ouverte sur un espace minuscule, le lit occupait pratiquement toute la pièce. Il fallait l'enjamber pour ouvrir la fenêtre. Mes mains tremblaient, je les gardais enfoncées dans mes poches. J'ai observé Dora ôter ses chaussures, les ranger sous le matelas pour économiser de la place. Elle m'a dit de ne pas faire attention au bruit des chambres voisines où logeaient des soldats en permission venus d'Algérie. J'ai accepté de m'allonger dans le lit à

côté d'elle, mais j'ai préféré rester habillé. J'ai à peine eu la force de délayer mes chaussures, comme si toute mon énergie s'était déplacée d'un coup dans le bas de mon ventre. Le lit était si étroit que nos bras étaient collés l'un à l'autre et j'étais obligé de maintenir une jambe au sol pour éviter de basculer. Elle m'a attiré vers elle pour que je me mette sur le flanc. Après avoir écarté mes lèvres avec son index, elle a mélangé sa salive à la mienne. Sa langue tournait encore dans ma bouche quand elle a déboutonné ma chemise et défait la boucle de ma ceinture. Je ne savais pas comment réagir, ses doigts parcouraient ma peau, me déshabillaient et son souffle sur mon torse était plus intense qu'une caresse.

Je tentais de dissimuler mon manque d'expérience en effleurant sa nuque, en dégageant les cheveux qui tombaient sur son visage. J'étais persuadé de gagner du temps de cette façon et j'espérais que Dora relâche son étreinte, se recule de son côté du matelas. Elle a fini par entourer mon ventre avec ses jambes ouvertes, et par se balancer contre moi. Je respirais si fort qu'elle s'est penchée sur ma poitrine comme pour écouter mes poumons se remplir d'oxygène. Je suis resté quasiment immobile, ému par chaque poussée de ses hanches contre mon bassin. Il me semblait qu'elles étaient de plus en plus violentes. Je me laissais guider par ses gestes et je me suis soudain souvenu du livre que mon grand-père m'avait donné, dans lequel on racontait qu'à Drancy les déportés faisaient l'amour sur la paille malgré la présence des autres détenus. Ils savaient que la fin était proche et ils voulaient vivre jusqu'au bout. Je me suis imaginé dans cette situation et j'ai pensé aux soldats, à côté, qui devaient entendre nos gémissements. J'avais l'impression de vivre à distance de la réalité et si mon corps s'assemblait à celui de Dora, mon esprit était retourné au Lutetia. Je fermais les yeux pour me concentrer sur mes pensées et j'entendais le tumulte de la guerre en Algérie, l'impact des balles

derrière les cloisons. Je sentais la paille qui grattait contre mon dos tandis que mon sexe s'enfonçait à l'intérieur de son ventre.

Nous sommes restés un moment l'un contre l'autre. Nos lèvres étaient si proches, se frôlant au moindre mouvement, qu'il me semblait respirer l'air qu'elle rejetait. Dora était recroquevillée contre ma poitrine et, de la même façon qu'elle avait promené la petite cuillère sur le revers de sa main dans le café, elle a laissé ses doigts courir sur mes côtes. Après s'être assoupis une bonne heure, nous avons décidé de manger un morceau dehors.

En me rhabillant, j'ai pris soin de ne pas lui tourner le dos à cause des cicatrices que je préférais dissimuler. J'ai regardé ses seins, ses fesses, et j'ai pensé que c'était une partie de moi à présent tellement j'avais été loin en elle, aussi loin qu'on puisse aller pour disparaître et s'oublier. Dans l'escalier, alors que je descendais devant elle, Dora s'amusait à feindre de tomber, elle écartait les bras au-dessus de ma tête dès que je me retournais pour l'enlacer. Je riaais encore en l'embrassant, je savais désormais dans quel sens il fallait tourner ma langue.

Au restaurant, j'avais l'impression qu'une boule glissait à l'intérieur de mon ventre. J'étais habitué à éprouver cette sensation de faim mais cette fois, il me semblait que les parois de mon estomac rétrécissaient. J'ai songé à ma famille, au fait que leurs privations avaient dû être bien plus pénibles que les miennes. J'ai commandé un bout de pain avec un verre d'eau. Je me suis dit que c'était suffisant, qu'avec un peu de chance j'arriverais à m'endormir sans devoir subir le martèlement de cette boule dans mon ventre. J'ai dit à Dora que je n'avais plus faim, que je mangerais à mon retour, pour éviter de devoir me justifier. Je n'ai pas dit un mot pendant le repas mais je ne me souviens plus si c'est parce qu'elle avait beaucoup parlé ou si j'étais resté silencieux à cause de mon malaise. Plus je la regardais, et

plus s'accroissait ce sentiment étrange de flotter en moi-même. Le son de sa voix semblait venir de très loin. Une sorte de barrière se formait autour de moi, une barrière infranchissable qui la repoussait et me tenait à l'écart, dans un espace vide. Et j'étais convaincu que ce vide était précieux, que c'était à cet endroit même que je retrouvais mes parents et ma sœur et que leur disparition guidait mon existence. Leur absence m'envahissait au point qu'elle me rendait moins seul.

J'ai regardé Dora manger, se servir de ses couverts pendant que je croquais dans le bout de pain que le serveur m'avait apporté d'un air agacé. Elle m'a demandé mon nom de famille et mon âge. Je ne m'en souvenais presque plus à force d'être isolé si bien que j'ai un peu attendu avant de dire que je m'appelais Avner, Daniel Avner, et que j'avais vingt-sept ans. Elle m'a répondu qu'elle se nommait Dora Goldblatt sans que je lui aie demandé quoi que ce soit. Puis elle a évoqué les années de guerre durant lesquelles elle était réfugiée à Lourdes avec ses parents. J'ai compris qu'ils étaient encore en vie au ton qu'elle employait. Je n'ai pas aimé sa manière de se réjouir de nous savoir tous les deux juifs. L'envie m'est venue de lui parler de mes parents et de ma sœur, de leur déportation, pour qu'elle arrête de sourire mais la boule dans mon estomac m'en ôtait l'énergie. Elle a voulu savoir ce que je faisais dans la vie, j'ai répondu que j'avais arrêté de travailler six mois plus tôt, à la mort de mon grand-père. Je savais qu'en prononçant le mot *mort*, le sourire sur ses lèvres disparaîtrait et j'espérais que cela suffirait à suspendre le flot de ses questions.

Je soutenais à peine la conversation par des réponses laconiques, je me sentais vaciller, sombrer dans la détresse. Une spirale m'emportait. J'étais pris de vertiges et mes muscles me semblaient s'affaiblir au même rythme que cette boule qui descendait dans mon ventre. Chaque fois que je regardais Dora, je revoyais ce petit lit qui

grinçait sous nos ébats, ma bouche qui s'ouvrait sur ses seins, ma langue qui glissait le long de sa peau et à présent, j'avais honte de mes gestes, de ce plaisir intense que j'avais ressenti en m'enfonçant dans son corps. Je me disais que j'avais rompu les liens avec ma famille en lui faisant l'amour. J'ai tenu en mangeant mon morceau de pain, en l'écoutant parler, oubliant à la seconde ce qu'elle venait de raconter. J'étais figé derrière un mur qui me séparait du monde extérieur et j'ai compris que ce mur était celui d'une prison intérieure.

J'ai préféré rentrer chez moi pour ne plus la toucher. D'abord, je n'étais pas sûr d'y parvenir une deuxième fois sans me mettre à pleurer à n'en plus finir. Je l'ai raccompagnée en bas de l'hôtel Bachaumont, lui ai rendu son baiser du bout des lèvres. En marchant je me suis remémoré dans quelle position je m'étais trouvé quelques heures plus tôt, je ressentais un profond dégoût en songeant à mes doigts repliés dans certaines parties de son anatomie. Devant notre immeuble rue Labat, j'ai cru voir mon grand-père dans son costume trois pièces. À peine arrivé à mon appartement, j'ai fermé les volets pour m'enfoncer le plus possible dans ma solitude. La lumière des réverbères qui se faufilait à travers les rainures en bois dessinait des lignes jaunes sur le mur pareilles aux cicatrices sur mon dos. Je me suis allongé par terre, à côté de mon lit, pour sentir ma colonne vertébrale appuyer douloureusement sur le sol comme les déportés qui dormaient sur les châlits en bois. Je voulais passer la nuit entière dans cette position en espérant que ma souffrance me rapprocherait de mes parents et de ma sœur.

Je me suis réveillé tandis que le jour n'était pas encore levé, tiré de mon sommeil par un bruit, des cris dont je ne savais si je les avais rêvés ou s'ils étaient venus de la rue. J'avais mal au dos, des raideurs dans les muscles qui limitaient les mouvements de mon cou. Je suis allé machinalement fouiller dans les placards de la cuisine, j'ai remué

le fond des paquets vides avant de me rappeler qu'il n'y avait rien à manger puis je me suis recouché dans mon lit avec ce trou au milieu de l'estomac. Le temps de réchauffer les draps de la température de mon corps, j'ai serré fort l'oreiller contre mon visage en songeant à Dora et j'ai remué mes lèvres sur le coussin.

Le matin, j'ai été repris de honte d'avoir dormi dans mon lit, de m'être réveillé avec cette humidité chaude qui enveloppait mon sexe. La boule continuait à s'agrandir, occupait désormais tout l'espace de mon ventre. Je me suis dit que mon grand-père avait raison, que jamais je n'aurais tenu le coup à Auschwitz, pisher, petit morveux que j'étais. J'ai décidé de sortir pour me confronter à la lumière du soleil, aux bruits des voitures qui détourneraient mon attention de cette sensation terrible de faim. Dans la rue je n'ai pas su quelle direction prendre. J'ai songé à me rendre au Lutetia mais je n'avais pas envie de croiser Dora ni de la savoir à l'intérieur pendant que j'attendrais sur le trottoir. J'ai pensé que sa présence m'empêcherait d'imaginer celle de ma famille, et que je me retrouverais alors plus seul que jamais. J'ai préféré marcher dans mon quartier, je me suis contenté de faire le tour du pâté de maisons.

C'est devenu une habitude : dès que je me levais le matin, j'allais et venais autour de la rue Labat. À force, je croisais les mêmes personnes, des mutilés de guerre que je dépassais, des femmes qui emmenaient leurs enfants à l'école en leur donnant la main. J'avancais à tâtons dans les rues et le plus simple était de mettre mes pas dans ceux d'un autre en attendant de voir où ça me mènerait. Je suivais des vieilles dames qui faisaient leurs courses, des hommes jusque dans des cafés gorgés de fumée, d'effluves d'alcool et de transpiration, et même des chiens errants qui se promenaient dans des squares. Je flottais, le mouvement des autres piétons suffisait à me porter. J'oubliais la faim qui tordait mon ventre et les scènes

d'amour avec Dora, les gémissements que j'avais poussés la veille sans essayer de les retenir dans ma gorge. Car j'ai continué à retrouver Dora à l'hôtel Bachaumont, tous les jours en fin d'après-midi. Ce rendez-vous était la seule occupation de ma journée. J'avais tellement rogné mes désirs depuis la mort de mon grand-père que j'avais à peine entamé la somme d'argent qu'il m'avait léguée et sans doute aurais-je pu tenir plusieurs années sans travailler. Il avait pris soin d'économiser chaque mois plus de la moitié de la pension qu'il touchait des Allemands. J'arpentais les trottoirs pendant des heures, empruntant chaque jour un nouvel itinéraire que me suggérait un inconnu. Dès que je commençais à le suivre, je me remplissais de sa réalité, j'imaginais que j'étais celui qui marchait devant moi. Puis quand il disparaissait derrière la porte d'un immeuble, je retournais à ce sentiment de vide et d'inexistence.

Au moment de démissionner de l'atelier de maroquinerie qui m'employait rue du Temple, durant l'hiver 1959, juste avant la mort de mon grand-père, je me donnais quelques semaines, deux mois tout au plus pour repartir de zéro. Puis il avait fallu remplir les papiers, des petites cases où je devais indiquer ses nom et prénom, sa date et sa ville de naissance. Je m'étais appliqué, humidifiant mes lèvres avec la langue. J'écrivais *Simon Avner*, né le *dix janvier 1877* de manière mécanique comme s'il s'était agi de moi, bien que chaque fois j'aie hésité sur l'orthographe de *Lodz* que mon grand-père prononçait *Lodj*. J'avais été absorbé par les rendez-vous aux pompes funèbres, chez le notaire et à la mairie pour l'enregistrement de l'acte de décès.

Je l'avais découvert dans son lit au petit matin, sa respiration ne soulevait plus le drap. J'avais eu peur de presser sur la carotide, de toucher sa peau froide et j'avais préféré tendre mon index sous son nez pour être certain que son souffle s'était arrêté. Mon grand-père était mort d'inanition, il ne pouvait plus manger sans éprouver une

douleur insoutenable. Je l'aidais à se laver parce qu'il n'avait plus la force de tenir debout. Ses os ressortaient sur ses joues et on aurait dit que son squelette avait poussé sur sa chair, de sorte que je ne savais plus, lorsqu'il m'appelait *sonderkommando*, s'il se moquait de lui-même ou bien de moi. J'avais dû ajouter des crans à sa ceinture en me servant d'un tournevis et d'un marteau. Pendant que je le frictionnais avec une serviette, il se regardait dans le miroir en pied de la salle de bains et il semblait satisfait de passer ses mains sur ses hanches, d'accentuer l'effet saillant de ses côtes sur son torse en prenant de longues inspirations. Je crois qu'il était soulagé d'endurer la maladie, le manque de nourriture à la fin de sa vie. Il avait dû se forger la conviction que Golda était morte affamée, et qu'il se rapprochait d'elle à mesure qu'il maigrissait.

Après avoir réglé les formalités, chaque jour je m'employais à tomber un peu plus bas que la veille. Je restais confiné dans l'appartement. J'ouvrais les volets deux ou trois heures d'affilée pour voir la lumière du jour sur les murs et empêcher que mes yeux ne s'habituent au noir. Je ne prenais pas la peine de mettre des vêtements propres et il m'arrivait de ne jamais sortir de mon lit sauf pour me rendre aux toilettes. Si j'essayais de me lever ou de faire quelques pas, j'étais pris de vertiges au moindre mouvement. Cette sensation de vide m'emportait. Je sautais des repas et lorsque j'avais poussé le manque trop loin, j'allais acheter des vivres à l'épicerie au coin de la rue. Je me déshabillais sitôt remonté à mon domicile. J'avais l'impression de me soustraire au temps, je ne savais plus quel jour de la semaine on était.

Par moments j'oubliais que mon grand-père était mort et j'étais obligé de faire un effort de mémoire pour me rappeler mon existence jusqu'à cet instant précis. Je revivais le soir de l'arrestation indéfiniment, sans qu'il ne se répète jamais de manière identique. Il y

avait toujours un détail différent, quelque chose qui m'échappait dans la façon dont tout cela s'était déroulé. J'imaginai mes parents descendant les marches de l'immeuble, encadrés par deux policiers. Ma petite sœur était emmitouflée dans les bras de ma mère, d'autres fois c'était mon père qui la portait car ma mère n'en avait plus la force, tombée dans l'escalier sous les coups d'un des hommes en uniforme. Puis je me revoyais avec mon grand-père dans la rue, à plusieurs numéros de notre appartement. J'aimais me trouver seul avec lui. Nous nous taquinions et nous mettions à rire bêtement à cause de mon grand-père qui faisait semblant de me disputer en imitant la grosse voix de mon père. Et je ne parvenais pas à effacer de mes souvenirs le sentiment de joie véritable que j'avais eu en me promenant à ses côtés à l'instant même où Golda, mes parents et ma sœur avaient dû monter dans la fourgonnette.

Un jour où je me suis senti un peu mieux, j'ai décidé de passer la journée dehors et je me suis éloigné de la rue Labat en me dirigeant sans le faire exprès vers l'hôtel Lutetia. J'avais arrêté de réfléchir, j'étais porté par le mouvement de mes jambes vers ce lieu de mon enfance dont seul mon corps gardait la mémoire.

J'ai laissé le téléphone sonner après avoir vu le numéro s'afficher sur le cadran du combiné. Je ne parle plus à mon fils depuis 1990, et je ne comprends pas que presque vingt ans plus tard, il persiste encore à essayer de me contacter. Il passe plusieurs coups de fil à la suite, si bien que la sonnerie du téléphone devient pour moi un cri, un long râle qui finit par s'installer dans ma tête et me poursuit jusque dans le silence. J'ai enfilé mon manteau et je suis sorti. Je préférais marcher. Je m'essouffle au bout d'une centaine de mètres comme si j'avais couru. Lorsqu'un jeune homme me dépasse sur le trottoir, je me rappelle avoir déjà vécu ce sentiment d'urgence et je me revois à son âge en train de me diriger à toute allure vers l'hôtel Lutetia ou bien vers la rue Bachaumont. Chaque fois que cette période de ma vie me revient à l'esprit, elle disparaît d'un coup en me laissant un souvenir confus, fragmenté. J'éprouve la même impression en me réveillant d'un rêve, à l'instant où la réalité s'impose de manière soudaine, celle d'avoir égaré quelque chose sans pouvoir le nommer.

Chaque jour, j'achète une baguette au coin de la rue. Cet exercice m'oblige à sortir et je me contente parfois de ces simples mots échangés avec la boulangère, *bonjour-merci-au revoir-à demain* pour occuper ma journée. S'il fait beau, je vais me promener autour de la

gare du Nord pour regarder les trains. Le pont de la rue Ordener est à une dizaine de minutes à pied de mon appartement mais il me faut une bonne demi-heure pour m'y rendre. En arrivant, je suis contraint de m'asseoir sur un banc pour reprendre ma respiration puis de me tenir à la rambarde pour soulager mes jambes. Les wagons défilent sous mes pieds tandis que le frottement des roues sur les rails, le crissement des freins éclipsent, par leur puissance, la sonnerie du téléphone dans ma tête. Je me penche légèrement vers l'avant comme pour me remplir de tout ce bruit, pour le sentir vibrer à l'intérieur de moi.

Je laisse la télévision allumée quand je m'absente de mon domicile de sorte qu'en rentrant, j'entends une présence derrière la porte. Pendant la seconde où je fais tourner ma clé dans la serrure, je me demande s'il y a quelqu'un, si je ne vais pas trouver mon fils affalé dans le fauteuil, le regard happé par les dessins animés sur l'écran. Je finis par me rappeler que mon fils est trop vieux pour loger dans cet appartement, et qu'il s'agit de la télévision que je n'ai pas voulu éteindre.

Malgré les années qui se sont écoulées depuis mon enfance, les balafres sur mon dos n'ont pas disparu. J'avais longtemps espéré que le temps effacerait chacune de ces marques. À présent, lorsque je les observe dans la glace de la salle de bains, je suis submergé par ce flot d'images enfermées dans ma mémoire. Il m'arrive de discerner, dans les taches d'encre qui surgissent derrière mes paupières, l'ombre du bras levé et menaçant de mon grand-père derrière moi. Parfois une douleur intense m'élance au niveau des cicatrices et m'oblige à retirer ma chemise pour presser mes omoplates contre le miroir. La sensation de froid m'apaise et j'ai l'impression d'atténuer les coups, les secousses de la règle en fer contre ma peau lacérée. Je me confonds avec mon grand-père en me rasant. Je le revois dans le minuscule

espace du miroir que la buée de ma douche n'a pas encore recouvert. Je distingue une ressemblance avec lui sur mon visage, dans mes joues pâles qui se creusent au contact de la lame, dans mes yeux brillants et je me rassure en songeant qu'il me reste presque dix années à vivre avant d'atteindre l'âge qu'il avait au moment où la mort l'a emporté.

J'avance dans le couloir de l'appartement en me tenant contre les murs. J'ai dû décrocher les tableaux que mon grand-père avait achetés dans des brocantes du dimanche matin, de peur de les faire tomber. Je n'ai conservé qu'une affiche du ghetto de Venise au-dessus du lit de son ancienne chambre que j'occupe désormais. Dora adorait cette affiche. Il est écrit en italien *ghetto di Venezia*, et elle disait que ça lui rappelait le nom de l'hôtel Lutetia devant lequel nous nous étions rencontrés. Je pourrais la descendre à la cave mais le rectangle clair qu'elle laisserait sur le papier peint me rappellerait son absence dès que j'entrerais dans la pièce. Je me demande pourquoi mon grand-père avait accroché cette affiche dans sa chambre et je ne crois plus, contrairement à ce que j'imaginais enfant, qu'il ait un jour emmené Golda à Venise.

Il m'arrive de ne pas fermer l'œil de la nuit, d'en être réduit à fixer les heures qui défilent sur le cadran numérique de mon réveil. Ce n'est pas la douleur dans mes jambes qui m'empêche de dormir mais cette sensation de vide qui me saisit à la gorge lorsque je songe à mes parents et à ma sœur. À mon âge, je voudrais m'assoupir et ne plus me retrouver seul dans le noir hanté par la disparition de ma famille. Chaque fois, il me semble que je plonge dans un précipice à l'intérieur de moi-même, un trou noir dont je suis prisonnier. C'est une chute qui n'en finit pas, une chute si lente que j'ai le temps de me voir tomber sans pour autant pouvoir rétablir mon équilibre. À force de rester éveillé, de contempler au-dessus de mon lit l'affiche du

ghetto de Venise éclairée par les reflets bleuâtres de mon réveil, j'en viens à confondre Golda avec Dora, ma propre histoire se superpose à celle de mon grand-père et je n'arrive pas à me rappeler si ma femme a été déportée. Je songe à mon fils et la sonnerie du téléphone m'envahit, n'arrête pas de retentir dans ma tête.

J'aurais pu changer de numéro pour ne plus subir ces coups de téléphone incessants. Mon fils peut appeler une vingtaine de fois d'affilée et ne plus me contacter pendant deux semaines. Au bout de plusieurs jours, je commence à m'inquiéter même si j'ai la certitude que Dora me préviendrait si un incident grave survenait. J'ai débranché le répondeur à cause des messages qu'il me laissait, de sa voix nouée que je devais écouter et que je n'avais pas le courage d'effacer. Chaque fois que le téléphone sonne, mon cœur se soulève à l'idée que le numéro de mon fils est en train de s'afficher et que je pourrais trouver la force de lui parler. À plusieurs reprises ces dernières années, j'ai décroché mais je me figeais, j'étais incapable d'articuler le moindre mot. J'entendais mon fils dire *allô, allô* avec un certain degré d'agacement avant qu'il ne comprenne que je ne lui répondrais que par le bruit de mon souffle dans le combiné. Je respirais fort pour retenir les sanglots au fond de ma gorge et je raccrochais.

Le matin je prends mon petit-déjeuner puis je m'habille même si je n'ai pas dormi de la nuit. Je me lève en ignorant la légère sensation de brûlure sur mes paupières. Trois matinées par semaine, une aide à domicile me rend visite. Elle se nomme Leïla bien que je m'adresse à elle en l'appelant mademoiselle Tahour. Quand elle n'est pas là, je me dis *il faudra demander à Leïla d'acheter du sel* parce que j'ai le sentiment qu'une intimité se crée entre nous. Si elle est en retard, coincée dans les transports en commun, je la guette par la fenêtre

avant d'apercevoir sa silhouette au coin de la rue. Leïla se charge des courses et de l'entretien de l'appartement. Lorsque je n'ai rien pour l'occuper, nous regardons la télévision dans le salon jusqu'à ce qu'il soit l'heure. J'aime bien la sentir à mes côtés, j'ai l'impression que sa présence rompt mon enfermement, repousse le vide.

Je déjeune seul. Leïla prépare le repas et met la table. Passée une certaine heure, je suis soulagé qu'elle quitte l'appartement à cause de l'émotion que je ressens à son contact, et j'ai alors besoin de m'isoler. Il me semble que je suis troublé par le silence que nous habitons, par l'intensité qui peut exister entre deux personnes lorsqu'on n'entend plus que le bruit de la respiration de l'autre dans la pièce. Je reste dans ma chambre si j'ai trop de difficultés à soutenir sa présence. Quand mon cœur s'accélère j'ai toujours peur qu'il ne tienne pas le coup. Je préfère manger sans la savoir en train d'inspecter ma façon de couper mes légumes ou de frotter mon couteau sur la mie de pain avant de prendre du fromage. Je mâche lentement, déjeuner est en soi un événement qui m'aide à combler ma journée et j'essaie d'en profiter le plus possible.

Dans la cuisine, j'ai la sensation de rétablir le lien qui m'unit à moi-même. J'entends la télévision en bruit de fond comme un murmure, une bande sonore accompagnant les images qui me traversent. Je rince mon assiette pour que la nourriture n'ait pas le temps d'accrocher avant que Leïla s'en occupe et je revois mon grand-père penché sur l'évier, nettoyant la vaisselle sous le mince filet d'eau qui coule du robinet. J'ai l'impression parfois d'être lui, à la différence que je n'élève aucun enfant, puis je songe à mon fils, attablé à la place qui était la mienne à son âge. Il ne me reste pour ainsi dire que mes souvenirs et je me raccroche à ces points de repère, à cette vie que j'ai vécue enfermé dans les murs de l'appartement. J'ai des moments d'absence pendant lesquels je demeure confiné dans ma

mémoire, à tel point que je ne sais plus en quelle année nous sommes, que je ne distingue plus ce qui relève du passé et du présent.

Je n'ai pas oublié la voix de Dora et je suis heureux d'avoir pu si bien la saisir, de continuer à l'entendre le soir avant de m'assoupir. Je ferme les yeux et je parviens à imaginer sa jambe contre la mienne, la plante de ses pieds aller et venir jusqu'à mon genou pour se réchauffer. Je sais que sa place est libre dans le lit depuis de nombreuses années, que les draps sont tendus de ce côté-ci du matelas mais j'éprouve toujours le même sentiment d'étrangeté en pensant que Dora n'est pas allongée près de moi. Je crois que son absence après toutes ces années a fini par exister, par devenir une sorte de présence. Quand j'éteins la lumière sur ma table de nuit, je m'entends à peine lui dire *bonne nuit, fais de beaux rêves*, à cause de mes lèvres recouvertes par les draps. Je suis effrayé par mon comportement, j'appuie mon visage contre l'oreiller pour m'empêcher de parler plus fort. Je prends l'excuse de l'obscurité qui m'opprime, de mes insomnies à répétition pour justifier le fait de converser avec une personne dont j'ai pourtant la certitude qu'elle est absente. Par moments, j'ai envie d'éclater de rire, d'un rire nerveux et moqueur que je m'adresserais à moi-même pour me ramener à la réalité.

Je ne reçois personne à mon domicile. J'ai expliqué à Marcel que j'avais honte du papier peint qui se décollait des plinthes, de la peinture écaillée sur le plafond de la salle de bains. Chaque premier mercredi du mois je lui rends visite, nous jouons aux cartes dans son salon. J'apporte deux bières fraîches de mon frigo que j'ai fait acheter à Leïla, pour m'excuser de ne pas l'accueillir en retour. Lorsque mes jambes me font trop souffrir pour marcher jusqu'à la rue du Delta où se situe son appartement, je prends l'autobus. J'ai à peine le temps de valider mon ticket et de m'asseoir qu'il faut déjà me lever, pousser le

poids de mon corps en me hissant à la barre métallique pour me mettre debout. Je veille à ne pas m'éterniser car je préfère ne pas arpenter les rues après le coucher du soleil. J'ai peur de me perdre, d'oublier d'un coup où je vis et d'être obligé de passer la nuit dehors avec les mendiants du quartier. Si la femme de Marcel insiste pour me garder à dîner, je réponds que j'attends un coup de téléphone de mon fils et que je dois me dépêcher de rentrer. Je suis soulagé de franchir le seuil de mon appartement, d'entendre le bruit de la serrure que je verrouille de l'intérieur comme s'il suffisait de tourner une clé pour se sentir mieux.

Je pense souvent à la femme de Marcel, à la manière qu'il a de poser son bras sur son épaule quand elle vient me saluer. Je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression qu'il va appuyer sa main épaisse et large sur sa nuque dès que je vais partir, qu'il va serrer tellement fort que lui-même aura mal aux articulations. Peut-être son épouse m'invite-t-elle à dîner pour repousser ce moment, pour que je la prie de m'apporter un verre d'eau en me raclant la gorge afin qu'elle puisse se soustraire à son étreinte. Chaque fois, je crois deviner dans ses yeux qu'elle me remercie de l'envoyer dans la cuisine. Je me demande si elle a des balafres sur le dos, et la chair à vif qui colle à ses vêtements, ce qui expliquerait pourquoi elle a l'air de souffrir en permanence. Lorsque je suis absorbé par mes pensées devant la télévision, j' imagine que son corps est sur le mien, que nous sommes soudés l'un à l'autre par la chaleur et la transpiration de nos ventres. Tant que Leïla n'est pas revenue des courses, je ne parviens pas à m'ôter cette vision de l'esprit. Je sens ma bouche s'ouvrir sur ses seins, ma langue remuer autour du mamelon et j'ai le sentiment de rattraper mon existence entière dans ce baiser, de réussir enfin à éloigner le vide. Le vide et la mort.

J'aurais pu monter l'escalier de l'hôtel Bachaumont les yeux fermés. Je savais à quel étage j'allais croiser des soldats en permission, et à quel moment je devais bloquer l'air dans mes poumons et me mettre de profil pour les laisser passer avec leurs sacs à dos. J'avais peur de me heurter à leurs épaules larges et carrées. Je baissais les yeux vers mes pieds pour ne pas voir leurs crânes rasés qui m'obligeraient à penser à mes parents en pyjama rayé, à la bosse que ma sœur s'était faite le jour où je l'avais accidentellement poussée contre le coin d'une table. Je montais les marches deux par deux. En arrivant sur le seuil, après avoir toqué, je retirais ma veste et dénouais les lacets de mes chaussures. J'étais pressé de voir Dora, de pouvoir me noyer en elle. Je devais me contrôler pour ne pas la blesser en la serrant trop fort dans mes bras. L'émotion qui me submergeait était telle que je parvenais à peine à lui dire bonjour. J'attendais de me retrouver dans le frémissement de nos corps imbriqués, pour oser la regarder et lui balbutier quelques mots.

Nous avons pris des habitudes. Chaque jour, nous répétions les mêmes gestes aux mêmes moments. J'avais fini par ne plus être dérangé par l'exiguïté de cette chambre ni par l'étroitesse du matelas. J'aimais presque ce confinement, les murs si proches de nous écraser et le bruit des soldats à côté, tout cela donnait une forme d'intensité qui nous isolait du monde extérieur. Nous perdions la notion des

heures et notre esprit était tout entier tourné vers cette chambre, ce désir inassouvi de l'autre. Après notre étreinte, je regardais Dora s'installer au bout du lit, rabattre les draps sur sa poitrine tandis qu'elle allumait une cigarette. J'étais jaloux de la fumée qui pénétrait ses poumons et qu'elle expirait par la fenêtre. Je voulais déjà recommencer, mû par le besoin permanent de la toucher, de garder un contact physique avec elle. Je venais poser ma tête à l'intérieur de ses jambes en tailleur pour qu'elle glisse ses doigts dans mes cheveux. Je sentais sa respiration contre mon visage, j'avais l'impression de n'être plus que cette partie de ma peau sur mes tempes que Dora caressait avec son pouce.

Nous ne nous donnions plus rendez-vous devant le Lutetia. Sur le trottoir j'avais eu la certitude de manquer de respect à ma famille dès qu'elle posait un baiser sur mes lèvres. Je préférais la rejoindre à l'hôtel Bachaumont après son travail. Peu à peu, j'ai compris que le passé que j'avais fait revivre en moi depuis la mort de mon grand-père était en train de s'effacer. La dernière fois que je m'étais rendu à l'hôtel Lutetia, j'avais à peine songé à mes parents et à ma sœur. J'avais été déconcentré par les gens dans la rue dont je ne pouvais m'empêcher de détailler la démarche au loin, de saisir les bribes de conversations lorsqu'ils me croisaient. J'avais scruté la façade de l'hôtel, et j'avais trouvé idiot d'avoir cru si longtemps durant mon enfance que mes parents m'observaient depuis l'une des fenêtres entrouvertes. J'avais été bousculé par des étudiants de Sciences Po qui descendaient la rue de la Chaise pour s'engouffrer dans les cafés du quartier, et je me rappelle que je n'avais pas eu la force de les invectiver tellement je me tenais loin de moi-même. Je m'étais dirigé vers la rue Labat avec la sensation trouble de m'être isolé, de me retrouver seul dans ma propre existence sans l'avoir jamais désiré. Je ne parvenais plus à ressusciter en moi le souvenir de mes parents et

de ma sœur et j'avais eu l'impression de les avoir fait disparaître à mon tour. Je me disais que si mon grand-père avait été vivant, il m'aurait certainement traité de nazi et m'aurait surnommé *Adolf Avner* en éclatant de rire. En marchant jusqu'à mon domicile, j'avais entendu son rire dans ma tête et à plusieurs reprises j'avais réprimé l'envie de me jeter sous les roues d'une voiture.

J'ai décidé de ne plus me rendre au Lutetia. Si j'avais une course à faire dans les environs, je m'interdisais de passer à l'angle du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres quitte à faire un détour. À cette période de ma vie, je passais mes soirées avec Dora enfermé dans la chambre de l'hôtel Bachaumont jusqu'au petit matin. J'avais acheté un réchaud pour cuisiner du riz ou des pâtes, rapporté deux assiettes et une casserole de mon appartement, qu'on nettoyait dans le lavabo. Il s'agissait juste de se remplir l'estomac pour la nuit et chaque jour, je reprenais du poids. Une odeur de nourriture imprégnait les murs, on ne réussissait pas à la dissiper même en ouvrant la fenêtre. Nous nous levions à l'aube à cause de son travail, je l'accompagnais jusqu'à la station de métro en serrant sa main dans la mienne. Je rentrais me coucher rue Labat et j'essayais de dormir le plus longtemps possible pour grignoter des heures sur la journée.

Sur le seuil de ma porte, j'avais la sensation étrange de revenir chez moi après une longue absence. J'avais le sentiment que j'avais fui mon passé et j'espérais me réconcilier avec le fil de ma mémoire dans cet appartement vide, encore habité par le souvenir de mon grand-père. Je me disais qu'il était présent dans chacune des pièces et je cherchais quelque chose d'imperceptible, une trace que mon grand-père m'aurait laissée en partant. Les objets qui me reliaient à lui étaient des points de repère : sa canne dans le porte-parapluie de l'entrée, l'affiche du ghetto de Venise au-dessus de son lit, le vase de Golda sur la table du salon. Je ne comprenais pas comment on

pouvait oublier un proche en l'espace de six mois, comment on pouvait vivre de cette manière sans éprouver un profond malaise. Je me demandais si j'avais le droit de tenir le coup, si c'était permis à une personne qui survivait à toute sa famille.

Mon unique ambition consistait alors à me retrouver au lit avec Dora, et peut-être me suis-je volontairement plongé dans cette histoire pour éviter de penser à mon grand-père. J'y songeais dès l'après-midi, en me demandant si j'aurais plus d'assurance dans mes gestes et mes caresses que la nuit précédente. Je m'attachais à Dora, à cette chambre d'hôtel dans laquelle j'avais fini par me sentir bien malgré son inconfort et je prenais peu à peu l'habitude de partager le silence, de repousser ce sentiment de vide qui m'est si familier aujourd'hui. J'ai attendu plusieurs semaines que mon appréhension s'atténue avant d'oser lui raconter comment je m'étais fait ces cicatrices sur mon dos. Mais j'ai toujours gardé pour moi que mon grand-père m'avait envoyé attendre devant le Lutetia l'année de mes treize ans. Elle m'a ému par sa délicatesse, par la façon dont ses lèvres en ont épousé les reliefs sans manifester aucun dégoût et, intérieurement, j'ai eu la tentation de remercier mon grand-père de m'avoir infligé ces sévices sans jamais réfréner la puissance de ses coups. J'ai cru que parler de mon enfance à Dora me libérerait d'un poids, que ça ferait une ouverture. En réalité, je ressentais de plus en plus de lassitude à évoquer mes parents et ma sœur. À mesure que je me consacrais à notre relation physique, j'oubliais mon passé et je crois que c'est à cette période de ma vie que j'ai commencé à disparaître moi aussi.

Lorsque je n'étais pas avec Dora, son absence m'envahissait et je me suis mis à chercher du travail parce que je ne supportais plus de penser à elle toute la journée. J'avais suffisamment d'argent pour attendre encore un peu avant de reprendre un emploi. Un magasin

rue des Blancs-Manteaux, dans lequel Marcel était vendeur, m'a embauché. J'avais trouvé cette place par un commerçant du Carreau du Temple qui m'avait pris à l'âge de dix-sept ans pour agencer la marchandise sur son étalage puis la remballer à la fin du marché. Le soir, je conservais l'odeur des habits sur mes mains même après les avoir frictionnées à plusieurs reprises avec du savon. Quand on se mettait à table, mon grand-père me reprochait de sentir les shmates, les vêtements. J'avais du mal à terminer mon plat. Ma gorge se nouait et je devais forcer pour avaler ma salive.

J'allais directement à pied de l'hôtel Bachaumont à mon travail, et de mon travail à l'hôtel Bachaumont sans retourner rue Labat. J'avais apporté une valise avec des affaires de rechange que je glissais sous le lit à côté d'une machine à écrire de la marque Olivetti ; et je veillais à ne pas l'abîmer en déplaçant mon bagage. Je me demandais si Dora s'en servait, je ne l'avais jamais vue taper à la machine. Le matelas était si petit qu'elle était obligée de dormir dans mes bras et si je me réveillais au milieu de la nuit, je prenais garde à rester immobile pour ne pas la tirer du sommeil. Dans mes rêves je retrouvais souvent ma famille tandis que la clarté du jour chassait leur souvenir. Lorsque j'étais éveillé, je n'arrivais pas à reconstituer les visages de mes parents et de ma sœur. C'étaient des formes ovales où je ne distinguais ni les yeux ornés de sourcils, ni la bouche, ni le nez. On aurait dit que la peau recouvrait la totalité de leur figure. Je reconnaissais seulement le chapeau de mon père et le serre-tête de ma sœur qui maintenait ses fins cheveux noirs derrière ses oreilles.

Un même rêve se répétait. J'étais dans un autobus avec mes parents, ma sœur donnait la main à ma mère. À chaque arrêt, des voyageurs montaient par flots réguliers jusqu'à ce qu'on soit serrés les uns contre les autres. En laissant ma place assise à une vieille dame sur la recommandation de ma mère, je m'écartais légèrement de ma

famille. Je regardais les rues qui défilaient derrière la vitre et j'étais tellement réfugié dans mes pensées que je mettais un certain temps à comprendre que mes parents et ma sœur étaient descendus. Peut-être mon père m'avait-il interpellé, tiré par le bras, pourtant je n'avais rien entendu ni senti. J'étais oppressé par le coude d'un passager appuyé sur mes côtes. Je prévoyais de descendre à la prochaine station, de refaire l'itinéraire du bus à rebours, mais le véhicule ne marquait plus les arrêts. Je réussissais à me faufiler jusqu'au chauffeur malgré les protestations des personnes que je bousculais. Il me semblait qu'il profitait des lignes droites pour accélérer. Il refusait que je descende et nous continuions à rouler, indéfiniment. Je me sentais mal, j'avais peur de ne plus revoir mes parents et ma sœur. Dans mon cauchemar, je poussais chaque fois des cris de plus en plus intenses qui finissaient par me tirer de mon sommeil.

Je me réveillais en nage avec le corps de Dora par-dessus le mien. J'avais envie de me dégoûter les jambes comme si je venais de sortir de l'autobus bondé de voyageurs, impatient de marcher pour retrouver la trace ma famille. J'employais toute ma volonté à tenter de me rendormir, en vain. Mon rêve était si angoissant que j'éprouvais une douleur vive dans l'estomac. La boule m'envahissait de nouveau, une boule de feu que j'imaginai se consumer, brûler ma chair de l'intérieur. Je savais bien que c'était mon histoire, celle de ma famille qui se manifestait. Il m'arrivait de les haïr pour m'infliger cette souffrance en plein milieu de la nuit.

J'ai résidé six mois à l'hôtel Bachaumont avec la conviction que le reste de ma vie s'écoulerait désormais de cette façon. Pour la première fois de mon existence, j'avais la sensation de vivre dans le présent, de m'en contenter sans avoir à me préoccuper de l'avenir. Mon seul désir était de rester le plus de temps possible avec Dora dans cette chambre et j'ai compris désormais que ces quatre murs

étaient un refuge par rapport à la vie que j'avais menée rue Labat et qui m'a conduit progressivement à m'enfermer de nouveau sur moi-même. Je n'étais plus animé par ce besoin d'éprouver physiquement la disparition de ma famille, de l'endurer par la faim et la douleur. J'avais refoulé mon passé mais, par moments, il refaisait surface à mon insu.

J'avais encore des périodes d'absence et de repli intérieur. Il m'était alors impossible de parler, et j'aurais voulu être seul dans ma chambre rue Labat, pour rester allongé de longues heures sur mon lit dans le silence et l'obscurité. À l'hôtel Bachaumont, je préférais embrasser Dora plutôt que d'essayer de prononcer des mots qui refusaient de sortir, me concentrer sur mes mains qui se blottissaient entre ses cuisses. Elle ne s'apercevait de rien et parfois j'aurais voulu qu'elle remarque mon mal-être à la façon que j'avais de respirer fort par la bouche, de reprendre mon souffle en écartant mes lèvres des siennes au milieu de nos baisers. J'avais l'impression qu'une colonne d'air dans ma poitrine m'aspirait, faisait rétrécir mon corps et installait le vide tout autour. Je savais qu'à cet instant-là je franchissais le seuil de ce monde où je pouvais enfin être avec ma famille. J'avais envie de pousser des cris sans pouvoir les distinguer de ceux des déportés, puis je songeais aux visages de mes parents et de ma sœur, dépourvus d'expression. À force de ne plus pouvoir me les remémorer précisément, je me forgeais peu à peu la certitude que j'allais les perdre, que je finirais par les oublier.

Lorsque Dora est venue s'installer rue Labat en 1961, nous avons remplacé le papier peint. L'appartement est devenu si lumineux que j'avais l'impression de n'avoir jamais habité ici avec mon grand-père. La présence de Dora, les nouveaux motifs de la tapisserie brouillaient les traces de mon passé. Au début mes yeux soutenaient difficilement cette clarté lorsque j'ouvrais les volets, j'avais envie de les refermer sitôt que la lumière entrait dans la pièce. J'aurais préféré rester dans la chambre que nous occupions à l'hôtel Bachaumont mais cela n'avait aucun sens de se priver d'un logement aussi grand. Deux allers-retours avaient suffi pour déménager ses affaires. Il m'avait fallu faire un trajet spécialement pour la machine à écrire, lourde et encombrante, alors que mes bras étaient déjà engourdis par le carton que j'avais soulevé dans la rue et les couloirs du métro. En descendant l'escalier de l'hôtel Bachaumont pour la dernière fois, ma gorge s'est serrée et j'ai fixé la nuque de Dora pour m'encourager. Je me suis laissé porter par le léger mouvement de balancier de son buste en essayant de me concentrer sur cette mécanique, de compter chaque marche, chaque inclinaison de tête, de gauche à droite puis de droite à gauche, et je me suis imaginé être un soldat qui venait de terminer sa permission et qui devait retourner faire la guerre en Algérie.

Je n'ai pas voulu que nous nous installions dans la chambre qu'occupait mon grand-père. Je me suis dit que nous pourrions nous contenter de mon lit une place, qu'il nous rappellerait les nuits que nous avions passées à l'hôtel Bachaumont. À l'époque, j'avais à peine le courage de franchir le seuil de l'ancienne chambre de mon grand-père. Je repensais à son corps inerte et sans vie sur le matelas, à ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Même après avoir posé la nouvelle tapisserie, je n'avais pas pu me décider à vider son armoire, à me débarrasser de ses vêtements. Du jour où elle a emménagé dans l'appartement, environ un an après la mort de mon grand-père, la présence de Dora a commencé à me peser. Je ressentais un mélange d'apaisement et de colère à l'idée qu'elle puisse vivre ici. J'oscillais en permanence entre le désir de la retrouver chez moi, et l'envie de lui demander de partir. J'avais du mal à me souvenir des murs abîmés, des motifs de l'ancien papier peint que j'avais connu dans mon enfance. Chaque fois que Dora s'asseyait à la place de mon grand-père dans la cuisine, je me tenais en retrait, ébranlé par ces sentiments contradictoires. Je me demandais si elle avait vraiment le droit de s'installer à cette place, si elle n'aurait pas dû me demander la permission et je mangeais le ventre noué.

Je sortais pour me soulager, pour ne plus la voir évoluer dans chacune des pièces avec une telle liberté. Après mon travail rue des Blancs-Manteaux, je traînais une ou deux heures dans des cafés boulevard de Clichy pour retarder le moment de rentrer. J'aurais aimé retourner au Lutetia mais je n'avais pas le courage de m'imposer de nouveau ce long cheminement intérieur.

À l'instant où je poussais la porte de l'appartement, malgré les effluves de tabac qui imprégnaient mes vêtements, je sentais le parfum de Dora, l'odeur de sa peau qui s'étaient répandus dans la maison. Elle était souvent dans le salon, accroupie par terre à la

hauteur de la machine à écrire qu'elle avait posée sur la table basse. Dans le couloir, j'entendais le bruit des touches, le mécanisme de frappe sur le rouleau autour duquel le papier s'enroulait. Elle pouvait taper vite sans que ses doigts ne s'arrêtent de virevolter sur le clavier puis rester en suspens pendant de longues minutes. Parfois elle ne se servait que de ses index en les enfonçant sur les touches de façon hésitante, et on aurait dit qu'elle espérait que quelque chose se débloque au fond d'elle pour aller plus vite. Elle semblait impatiente de remplir la feuille et de la regarder ressortir par le haut, couverte d'encre. Elle s'interrompait pour dîner avec moi, puis se remettait à son travail. Je n'avais jamais vu Dora taper à la machine à l'hôtel Bachaumont et je me demandais ce qu'elle pouvait bien écrire à cette heure tardive alors que le lendemain, elle devait se lever à l'aube pour se rendre au Lutetia.

Je m'enfermais dans ma chambre pour ne plus entendre le crépitement des touches sur le cylindre. Je souffrais presque physiquement en me rappelant du bruit de la règle en fer avec laquelle mon grand-père me frappait. Je m'allongeais sur le lit, les bras repliés contre ma poitrine. Le contact de mes mains sur mes épaules m'apaisait. Dora pouvait consacrer sa soirée à taper sur la machine à écrire et j'étais content d'avoir pour seule perspective le plafond, les murs recouverts du nouveau papier peint en attendant qu'elle vienne se coucher. À force, les motifs se mettaient à grossir derrière mes paupières, à jaillir sur les côtés en dessinant des taches d'encre. J'avais l'impression de tourner sur moi-même, d'être emporté par cette sensation de vide. J'étais soulagé de pouvoir être seul dans ma chambre, de pouvoir me reposer de sa présence sans avoir besoin de veiller jusqu'à très tard dans un café. Je songeais alors à ma famille comme si je pouvais passer du temps avec eux chaque fois que Dora était occupée à écrire. Mais j'avais de plus en plus de difficultés à me

souvenir d'eux et parfois, j'avais envie qu'ils me laissent tranquille pour de bon. En regardant la vieille photo de mes parents que je glissais, enfant, dans la poche de mon pantalon avant de me rendre au Lutetia, je ne réussissais pas à les reconnaître au premier coup d'œil, et j'oubliais les traits de leur visage sitôt après l'avoir rangée.

Je ne me suis jamais penché par-dessus l'épaule de Dora pour lire ce qu'elle rédigeait. Elle était tellement concentrée que je n'osais pas la distraire. Son visage était fermé, si dur lorsqu'elle tapait à la machine que je préférais la laisser à l'assurance de ses gestes, au mouvement vif de son poignet sur le clavier. Le dimanche, je guettais la pluie à la fenêtre en espérant que Dora invoquerait le prétexte de la mauvaise météo pour justifier le fait qu'elle souhaitait écrire toute la journée à l'appartement. J'appuyais mon front contre la vitre. En hiver, j'observais la buée autour de mes lèvres. J'avais le sentiment d'être envahi par une sorte de brouillard identique, l'intuition que par moments, ma mémoire se recouvrait d'un voile d'obscurité. J'étais nerveux et crispé jusqu'à ce que je l'entende glisser une feuille autour du rouleau en remontant la molette. Puis je me retirais dans mon lit, encouragé par le bruit métallique que produisait chaque touche sur laquelle ses doigts s'enfonçaient. Je verrouillais la porte pour m'isoler tout à fait et j'essayais de me sentir le plus mal possible en espérant que de cette façon, je pourrais retrouver le souvenir de mes parents et de ma sœur.

Au bout de quelque temps, Dora s'est plaint de travailler dans une position trop inconfortable. Elle me disait que, après avoir passé plusieurs heures d'affilée accroupie par terre à écrire, elle avait la sensation qu'une barre en fer lui traversait les omoplates et remontait dans sa nuque. J'ai accepté qu'elle s'installe dans la chambre de mon grand-père plutôt que dans la nôtre que j'assimilais encore à mon espace intérieur. Dora avait déniché un bureau dans une brocante

dont les dimensions étaient à peine plus larges que la machine à écrire. Nous l'avons placé contre le mur en disposant une lampe avec un socle assez mince pour l'éclairer. Elle était obligée de glisser le paquet de feuilles qu'elle avait noircies sous le clavier. Elle laissait la porte entrouverte et, le soir, il arrivait que je la découvre assoupie sur le lit de mon grand-père. Je n'osais pas la réveiller, lui demander de venir se coucher dans notre chambre. Je fixais l'affiche du ghetto de Venise qui décorait la pièce et je me disais que Dora finirait bien par sentir ma présence, et par se lever en me prenant par l'épaule. Il m'était impossible de dormir en la sachant à cet endroit. Je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer que mon grand-père était allongé à côté d'elle et je refoulais l'envie de lui demander de quitter définitivement les lieux.

L'appartement était presque trop grand pour nous. Je regrettais nos soirées à l'hôtel Bachaumont, le sentiment que j'avais eu à cette époque que nous formions une seule et même personne. Même si notre passion physique était intacte, il me semblait que nous n'avions jamais été aussi proches qu'au moment où nous nous trouvions entre ces quatre murs, entourés par les soldats en permission dont je supposais qu'ils nous écoutaient, les oreilles vissées aux cloisons. De temps à autre, même lorsque Dora me parlait, je ressentais un profond malaise à l'idée que j'étais en train de perdre mes souvenirs, d'oublier ma famille. J'étais de nouveau absorbé dans cette prison intérieure que je m'étais construite, enfermé en moi-même, avec le sentiment d'être cerné par le vide.

J'ai fini par me séparer des affaires de mon grand-père. Je n'ai conservé de lui qu'un chapeau et une canne que j'utilise dans l'appartement si mes jambes me font trop souffrir. Ça m'a pris soudainement, un soir où Dora s'était endormie sur son lit avec les

draps en boule entre ses cuisses, et où j'ai aperçu le bras d'une chemise qui dépassait de la penderie. J'ai attendu le lendemain matin qu'elle soit partie à son travail pour vider son armoire. J'étais tellement énervé que je n'ai pas pris la peine de vérifier le contenu des poches, de plier ses pantalons ni de retirer les cintres sur lesquels ses vestes étaient accrochées. J'ai dû effectuer plusieurs allers-retours pour déverser la totalité de son placard dans la benne à ordures. Mes mains étaient imprégnées de poussière, de transpiration et je me suis dépêché, non par dégoût mais par crainte qu'en touchant ses vêtements j'entre en contact avec mon grand-père, et devienne l'homme qu'il avait été. Avant de m'en séparer, je me suis servi d'une paire de ciseaux pour faire des petites entailles aux extrémités du tissu, puis j'ai déchiré ses habits d'un grand coup avec mes mains. Je ne voulais pas qu'on puisse les récupérer dans la benne à ordures, je redoutais de tomber au coin de la rue sur une personne qui porterait l'un de ses costumes.

C'était plus simple. Dora a utilisé l'armoire pour ranger ses affaires. Quand nous avons fait pour la première fois l'amour sur le lit de mon grand-père, mes jambes tremblaient et je me suis souvenu de la première fois que j'avais monté l'escalier de l'hôtel Bachaumont. Mon corps me malmenait tout autant. J'entendais nos souffles trouer le silence tandis que je respirais l'odeur de sa peau. J'essayais de m'inclure à toutes les sensations que me procuraient nos deux corps imbriqués mais je ne parvenais pas à repousser le visage de mon grand-père qui semblait surgir au milieu de nos baisers. J'étais traversé par l'idée qu'il était là, caché dans l'armoire en train de nous observer. Je l'imaginais nu, privé de ses vêtements dont je m'étais débarrassé et je revoyais sa peau tendue sur son squelette. Je supposais qu'il fixait l'affiche du ghetto de Venise au-dessus du lit en songeant à ma grand-mère. J'avais beau me plaquer contre Dora, la

tenir par la taille, je continuais à avoir l'intuition de sa présence près de nous. J'avais l'impression qu'il s'acharnait sur moi, qu'il aspirait désormais à me détruire moralement après m'avoir infligé le supplice de la règle en fer. Je me suis levé pour fermer le battant de la penderie en espérant revenir à la réalité de mes gestes. Je voulais être avec Dora sans penser à lui. Dans ses bras, j'ai cherché à me concentrer sur mon désir, à oublier ma famille. Cette liberté que je m'accordais était aussi une forme d'isolement qui m'éloignait davantage de mes parents mais j'étais incapable de me contrôler. J'étais heureux de pouvoir m'évader en elle-même s'il avait fallu que ce soit sur ce lit et j'ai souhaité à cet instant en la serrant contre mon ventre que chaque heure, chaque minute qu'il me restait à vivre se déroule ainsi.

J'éprouvais alternativement un sentiment de rejet contre mon grand-père et contre Dora. Depuis qu'elle avait emménagé dans l'appartement, je refoulais malgré moi le souvenir de mes parents et de ma sœur. Je sentais qu'une partie de ma vie avait disparu, que quelque chose était mort en moi. J'avais perdu mes parents une deuxième fois, et cela me donnait envie de crier, mais le cri restait en moi. Si j'étais dans ma chambre pendant que Dora tapait à la machine à écrire, il arrivait que ma tête se remplisse d'un flot d'images insupportables que je ne parvenais pas à interrompre. Les visions les plus atroces de ma famille morte et disparue s'immisçaient dans mon esprit. Mes parents, habillés d'un simple pyjama en toile, marchaient dans la neige en se serrant l'un contre l'autre pour se réchauffer. La saleté masquait les ecchymoses sur leurs visages. Puis ma mère s'écroulait sur le sol et je me demandais pourquoi mon père continuait à avancer sans se retourner, sans se rendre compte qu'elle venait de lâcher sa main. Elle tombait à plat ventre, comme si elle avait eu envie de s'étouffer dans la neige. Sur mon lit, j'essayais de

comprendre le sens caché de ces visions en rejouant cent fois la scène dans ma tête. L'image de mes parents occupant une chambre au Lutetia s'était évanouie et j'oubliais avoir jamais eu cette pensée.

J'avais des moments d'angoisse pendant lesquels je ne réussissais plus à respirer, j'avais l'impression que mes poumons se rétrécissaient. Si Dora était dans l'appartement, je m'enfermais dans les toilettes en enfonçant mon poing dans la bouche pour m'empêcher de cogner sur les murs. Je redoutais de me mettre à la secouer dans un mouvement de colère. J'étais certain qu'en éprouvant une douleur physique, je pourrais me soulager de ce mal-être permanent. J'avais le sentiment que les coups que j'avais reçus enfant m'avaient aidé à trouver une forme d'apaisement. Il fallait que quelque chose de violent ressorte de tout ça, que l'histoire de la déportation de mes parents et de ma sœur se manifeste de nouveau sur mon existence, en m'infligeant des blessures qui feraient écho à ma souffrance intérieure. Pour me calmer, j'insultais sans raison des hommes dans des cafés boulevard de Clichy. On finissait par se battre dans la rue et la douleur dans mes vertèbres, le goût du sang sur mes lèvres m'aidaient à oublier la présence de Dora dans l'appartement, un peu comme si j'avais respiré des petites bouffées d'éther. J'avais la sensation de renouer avec mon passé, de retrouver la douleur de la règle en fer sur mon dos.

Je n'ai pas crié quand j'ai remarqué quelques années plus tard le ventre arrondi de Dora qui pointait sous ses vêtements, mais je suis resté une nuit entière les yeux grands ouverts dès que j'ai compris. Je me suis tenu immobile et j'ai fixé le plafond pour ne pas voir les traits de son visage assoupi. Chaque soir, je devais attendre de longues heures avant que mon corps se laisse ramasser par la fatigue et bascule dans le sommeil. Je pensais à mes parents, à l'idée que cet enfant encore enfermé dans le ventre de Dora les avait fait vieillir d'un coup, qu'il représenterait toutes ces années qui s'étaient écoulées

depuis leur disparition. Je me disais que bientôt mon fils ou ma fille serait plus âgé que ma sœur, plus âgé que l'enfant que j'avais été au moment où j'avais perdu mes parents.

En regardant par le judas, j'ai aperçu une petite tête blonde assoupie sur l'épaule de mon fils. Ses bras pendaient dans le vide. J'ai pensé que mon fils m'avait vu à travers le judas. J'ai voulu me réfugier dans ma chambre pour atténuer le bruit de la sonnette qui résonnait encore dans mes oreilles. J'ai chuchoté à Leïla d'aller ouvrir. Dans le couloir, je l'ai entendue répéter que je n'étais pas disponible, que j'étais parti en voyage sans avoir indiqué une date de retour. Elle a refermé la porte avec précaution pour ne pas réveiller l'enfant et j'ai eu honte de croiser son regard sans lui donner d'explication. Par la fenêtre j'ai observé mon fils monter dans sa voiture, installer l'enfant sur le siège arrière. Je ne parvenais pas à déterminer s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon. Avant de s'asseoir à la place du conducteur, il a levé les yeux vers l'appartement. En reculant, j'ai relâché le rideau que je relevais avec mon doigt. J'étais sûr que mon fils m'avait aperçu et je suis resté immobile pendant plusieurs secondes avant de regarder de nouveau dans la rue. J'ai ressenti une douleur vive dans la poitrine en constatant qu'il n'était plus garé en bas. J'ai contemplé les lignes blanches de la place de stationnement, qui soulignaient son absence. Je ne suis pas sorti ce jour-là, j'ai dit à Leïla sans réussir à soutenir son regard que mes jambes me faisaient trop souffrir.

J'ai eu à subir ce genre d'événements à plusieurs reprises au cours de ces dernières années et jamais je ne quitte mon domicile sans une certaine appréhension. J'ai peur de tomber sur mon fils, je suis inquiet à l'idée qu'il m'attende en bas de mon immeuble ou qu'il m'ait suivi jusqu'à la boulangerie. Sur le trottoir, je me retourne à intervalles réguliers pour vérifier qu'il ne marche pas derrière moi. Parfois je crois reconnaître son visage parmi ceux des clients qui attendent dans la file, et je détourne la tête. Je ne sais pas si j'aurais le courage de changer de direction, de ne pas le saluer si je devais le rencontrer par hasard au coin d'une rue.

Tous les mois, je reçois une carte postale de mon fils. J'ai plus de mal encore à le supporter que la sonnerie du téléphone. Je découvre dans ma boîte aux lettres une enveloppe non timbrée de sorte que je suis assuré qu'il est venu la déposer lui-même. Je suis ému à l'idée qu'il se soit trouvé quelques minutes plus tôt à l'endroit où je me tiens, qu'il ait pu croiser Leïla dans le couloir de l'immeuble. Je me demande s'il m'écrit des messages d'insultes et cette incertitude me retient d'ouvrir mon courrier. Je me contente d'en examiner le contenu au travers de l'enveloppe, d'évaluer l'épaisseur de la carte à l'intérieur. Je reconnais l'écriture de mon fils, ses pattes de mouche sur le papier. Sans doute espère-t-il que je lui réponde car ses coordonnées sont systématiquement mentionnées au dos. Un jour, ses appels incessants m'ont tellement énervé que j'ai voulu écrire *n'habite plus à l'adresse indiquée* sur chacune des lettres puis les apporter au bureau de poste pour les lui faire renvoyer. Mais je n'ai pas eu le courage de m'en séparer, je les range dans une boîte en carton que je dispose sous mon lit. Elles y resteront jusqu'à ce que mon fils les retrouve intactes après ma mort. Je crois que ce sera pour lui une certaine forme de réponse de savoir que je les ai conservées si longtemps. Chaque fois que j'introduis une nouvelle lettre dans la

boîte, je repousse l'envie de décacheter les autres, de savoir ce qu'il peut bien raconter. J'effleure la marque du stylo sur l'enveloppe avec l'extrémité de mes doigts en essayant d'imaginer ce que mon fils a voulu dire.

Dans la boîte en carton, je range aussi les livres de Dora. Elle m'adresse un exemplaire du dernier à paraître avec un petit mot à part toujours identique : *pour Daniel, avec mes pensées affectueuses*, qu'elle insère avant le début du premier chapitre comme si elle était persuadée que j'allais le lire. Je retiens à peine le titre du roman. Je préfère regarder sa photo en noir et blanc sur la quatrième de couverture, je suis déçu que ce soit le même portrait officiel depuis plusieurs années. Je n'aime pas cette photo, la sérénité que Dora affiche sur son visage. J'ai le sentiment que toute la force qui transparaît de ses yeux ronds, de son sourire, est dirigée contre moi. J'aimerais l'appeler, lui conseiller d'utiliser plutôt un cliché de son profil en indiquant que le droit la mettrait davantage en valeur à cause du grain de beauté qui orne le dessus de sa lèvre.

Je lis la première phrase, c'est suffisant pour deviner ce qui va se passer. Je l'apprends par cœur, je me la répète en enfilant mes vêtements le matin, en marchant jusqu'à la boulangerie. À force de l'énoncer dans ma tête, j'ai l'impression de me rapprocher de Dora, de reproduire sa voix intérieure à chacune de mes intonations, et d'être capable de dérouler d'un seul jet le reste du roman qu'elle a écrit. Je l'imagine penchée sur son ordinateur, j'entends le clapotis inépuisable des touches sur le clavier et jamais un jour ne s'écoule sans que je ne relie cette phrase à ma vie, sans que je n'y découvre un lien, une coïncidence, comme si Dora avait voulu s'adresser à moi.

Lorsque Leïla ne vient pas à l'appartement, j'écris des lettres que je ne poste pas, que j'accumule dans la boîte en carton. Je fais comme si Dora et mon fils habitaient ensemble rue Labat, mon fils est encore

un petit garçon. Je prétends me trouver à un endroit si reculé que je ne peux pas me servir du téléphone, que je suis obligé de les contacter par courrier pour communiquer avec eux. J'essaie de leur décrire mes journées, les sentiments qui me traversent en pensant à eux. Si je n'ai rien à raconter, j'indique juste à quelle heure je me suis réveillé et les prie de m'excuser de ne pas avoir donné de nouvelles plus tôt. Je remercie mon fils pour son dessin, Dora pour sa lettre en leur disant que je les aime fort, aussi fort qu'il est possible d'aimer sa femme et son fils. J'explique que je voudrais abolir la distance entre nous en mentionnant *les milliers de kilomètres qui nous séparent* sans savoir pourquoi je m'imagine être si loin que mes lettres mettent au minimum une semaine pour arriver. J'ai conscience que rien de cela n'existe. J'inscris la date en haut à gauche sur le papier et je signe en bas *papa qui vous embrasse*, de sorte que j'ai un grand espace vide au milieu à remplir. J'ai la sensation, chaque fois, de me retrouver au plus profond de moi-même et que c'est depuis cet endroit si reculé que je leur écris.

Je m'installe à la place de Dora, sur le bureau que nous avons aménagé dans l'ancienne chambre de mon grand-père. Je m'assois en me rappelant ses fesses rebondies sur cette chaise, son buste en tension sur la machine à écrire. Allongé sur le lit, j'observais sa nuque et la manière dont le haut de son dos accompagnait le mouvement de ses doigts sur le clavier. Sa posture et ses gestes étaient ceux d'une pianiste penchée sur son instrument. J'ai la gorge nouée, le ventre crispé dès que je saisis le stylo et j'en mords machinalement le bout pour me retenir d'écrire lorsque mes émotions me submergent. J'ai l'impression de pouvoir accéder à tous les épisodes de ma vie qui d'un coup viennent se rassembler dans ma mémoire. Je ne vois pas par où commencer. Je voudrais rassurer ma femme et mon fils sur mon état de santé, leur dire qu'ils n'ont pas à s'inquiéter, mais je me rappelle

l'avoir déjà évoqué dans la lettre précédente. Le passé et le présent se mélangent dans ma tête et, j'ai parfois la sensation de m'éloigner de mon corps, comme si je ne pouvais pas coïncider avec moi-même, comme si j'étais aspiré par le vide.

Si je commence à écrire *Auschwitz-Birkenau* sur la feuille, aujourd'hui encore, je suis obligé de raturer ces mots aussitôt jusqu'à percer le papier avec la pointe du stylo. Je sais que sans cela la peur va m'envahir, que je ne pourrai pas m'empêcher d'inscrire également le prénom de mes parents et de ma sœur. Les ratures finissent par recouvrir la feuille, effaçant la signature *papa qui vous embrasse* au bas de la lettre, et les phrases sans intérêt que j'ai mis de longues minutes à écrire. En regardant les espaces blancs entre les lignes, je songe à mes cicatrices, aux lignes de sang que mon grand-père a dessinées sur mon dos avec la règle en fer et qui sont les barreaux de ma prison intérieure. Parfois les ratures s'immiscent dans ma tête, ma vue est brouillée par des traits noirs qui tissent devant mes yeux des toiles d'araignée. Je dois fixer l'affiche du ghetto de Venise plusieurs secondes d'affilée avant qu'elle redevienne nette sur le papier peint.

Jamais je ne m'installe à mon bureau sans que cela m'évoque le roman que Dora a publié sur mon grand-père en 1990. Le livre est dans la boîte en carton et je préfère le laisser au fond avec les autres pour m'empêcher d'examiner le titre *Simon Avner* en caractères gras sur la couverture, en dessous de son nom à elle. Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas choisi de raconter son histoire, les années de guerre pendant lesquelles elle était réfugiée avec ses parents à Lourdes, ou bien celle de son cousin interné au camp de Gurs d'où il s'était échappé. Je n'ai pas oublié le premier chapitre, la description de mon grand-père en train d'attendre sa femme à l'hôtel Lutetia brandissant une pancarte avec *Avner* inscrit en majuscules. Lorsque Dora évoque la manière dont, pendant trois jours, il a fendu la foule

de déportés et de familles sans remarquer les dorures au plafond ni les lustres en cristal, je me revois enfant devant le Lutetia. Je comprends ce qu'il a vécu à ce moment-là, l'immensité du vide qui a dû le parcourir en contemplant chaque survivante au crâne rasé, aux joues vidées de chair sans pouvoir distinguer le visage de Golda, et que je n'ai jamais ressentie en observant les déportés. Il a agrippé les rescapés par la manche de leur pyjama en exhibant la photo de Golda, en leur demandant de réfléchir, d'imaginer à quoi pourrait ressembler sa femme sans cheveux. Il avait redouté de ne pas réussir à la reconnaître et le lendemain il avait rapporté l'écriteau en espérant qu'elle finisse par l'interpeller. Dans sa tête, il a entendu sa voix l'appeler par son prénom à plusieurs reprises.

Par moments je préfère abandonner la lettre que je suis en train de rédiger à Dora et à mon fils pour songer à mon grand-père. J'aimerais éprouver l'angoisse qui a dû nouer son ventre au Lutetia en serrant la pancarte contre lui comme si ça pouvait l'empêcher de s'écrouler. Mais sans doute est-il inutile de chercher en lui ce sentiment du vide qui m'étreint chaque fois que je pense à la disparition de mes parents et de ma sœur. À mesure que j'avance en âge, que je parviens au degré le plus extrême de solitude, j'ai besoin de me raccrocher au souvenir de mon grand-père tandis que celui de mes parents et de ma sœur s'est évaporé.

Enfant, j'étais persuadé que mon grand-père était l'exact opposé de moi-même ; j'ai la sensation désormais de lui ressembler. Il m'arrive d'être plongé dans un état second tel que je deviens étranger à moi-même. J'ai le sentiment de n'être plus personne, de me résumer à ce vide qui m'envahit. Lorsque ma mémoire s'emmêle, que je ne parviens plus à dissocier ce qui relève de ma vie passée et de ma vie présente, je prétends être cette figure rassurante qui aurait l'apparence et la personnalité de mon grand-père. J'ai pratiquement

le même âge que celui qu'il garde dans mes souvenirs et je me sens plus proche de lui que de moi-même. Lorsque je songe à la souffrance qu'il a dû éprouver à l'hôtel Lutetia, je me dis qu'à sa place j'aurais tapé plus fort avec la règle en fer pour me soulager.

Le même cauchemar se répète. J'ai l'impression d'être éveillé alors qu'il s'agit seulement d'un mauvais rêve que je confonds avec la réalité et dont je ne parviens pas à arrêter le déroulement. Je regarde l'affiche du ghetto de Venise au-dessus de mon lit, et je suis pris d'une telle colère que j'ai envie de l'arracher. Je me retourne dans les draps afin de trouver une position plus confortable pour m'assoupir de nouveau mais rien n'y fait. Je décide de me lever, j'attrape la ceinture de mon pantalon plié sur le dossier de la chaise et me dirige vers mon ancienne chambre pour tirer de son sommeil ce petit garçon, les bras renversés sur l'oreiller. Je m'entends lui demander de se mettre à plat ventre en retroussant le haut de son pyjama. Je commence à le frapper avec la ceinture sans que ma main ne tremble de la violence que j'inflige à ce corps minuscule. Au moment où je dispense les coups, j'éprouve une douleur atroce sur mon dos dénudé qui me tire de mon sommeil et je me rappelle soudain que ce garçon, c'est moi.

DEUXIÈME PARTIE

Ça sonne toujours dans le vide et je n'ai plus aucun espoir que mon père décroche le téléphone. Je l'appelle lorsque je roule au volant de mon taxi sans direction précise, dans l'attente qu'un client me fasse signe et m'oblige à interrompre mes coups de fil. J'évolue dans ce vide, dans le murmure des roues sur la chaussée. Mon ennui est tel que, par moments, j'ai l'impression d'habiter un temps qui s'écoulerait en parallèle du temps réel, où les journées seraient deux fois plus longues. J'écoute la sonnerie en boucle dans la voiture, envahi par un sentiment de solitude extrême, et j'ai la sensation qu'elle me tire vers l'existence en me faisant éprouver mon mal-être avec plus d'intensité. Je sais que la sonnerie va continuer à retentir, installer son rythme dans ma tête et, tandis que je suis réduit à errer en voiture à la recherche d'un client, j'ai l'impression de m'adresser à mon père, de lui transmettre ce que j'éprouve par le biais du son monocorde du téléphone.

Mon père refuse de me parler depuis tant d'années que je crains de ne plus être capable de le reconnaître, de lui ouvrir un jour la portière de mon taxi en l'appelant *monsieur* puis de le déposer sans savoir qu'il s'agit de lui. Quand un homme de son âge me hèle depuis le trottoir, par précaution, j'appuie sur le bouton *occupé* du tableau de bord. J'ai honte de le regarder rétrécir dans le rétroviseur, se transformer en un point noir qui disparaît au loin. Chaque fois, je me

demande si c'était mon père mais comme j'ai oublié sa silhouette, sa façon de se vêtir, je finis par le voir partout, par le croiser dans toutes les rues que j'emprunte. Dans la journée, j'évite le XVIII^e arrondissement mais, certains soirs, je me rends rue Labat avant de rejoindre mon domicile. Je me gare sous ses fenêtres, j'attends que la lumière s'éteigne dans l'appartement. J'espère apercevoir mon père derrière la vitre et je l'imagine enfiler son pyjama, se coucher dans le lit qu'il a partagé avec ma mère. J'essaie de vivre pendant plusieurs minutes son enfermement, l'angoisse qui doit le saisir au ventre dès qu'il se retrouve seul dans le noir. Je coupe la musique de l'autoradio qui me tient en éveil, je ferme les yeux pour m'extraire de la lumière des réverbères et tenter de m'approcher au plus près de ce qu'il ressent, d'être habité par un malaise identique.

Je me souviens de la dernière fois que j'ai monté l'escalier de la rue Labat, des marches gravies avec ce mauvais pressentiment que mon père ne m'ouvrirait pas. Je ne sais plus pourquoi j'avais insisté pour emmener l'une des deux filles de ma compagne. Elle avait dormi dans la voiture et ne s'était pas réveillée quand je l'avais hissée contre ma poitrine pour la sortir du véhicule. Je revois son visage endormi et je sens encore ses cheveux bouclés dans ma nuque. Son poids commençait à peser sur mes cervicales, et cette sensation de gêne se mêlait à mon appréhension de retrouver mon père. En montant l'escalier j'ai pensé que s'il nous ouvrait, elle pourrait dormir dans ma chambre de petit garçon. Je m'imaginais la border sous les couvertures, disposer sa tête délicatement sur l'oreiller. Devant la porte, j'ai entendu le bruit de la sonnette résonner dans l'appartement et je n'ai pas pu m'empêcher de songer à la sonnerie du téléphone, de me plonger de nouveau dans cet état de fragilité intérieure. J'avais les mains moites, les jambes engourdis. J'essayais

de retrouver mon calme en me concentrant sur le souffle de cette enfant contre mon cou.

L'appartement était éclairé, une couleur jaune passait au travers du judas. Puis le point lumineux s'est éteint, j'ai pensé que mon père était en train de nous fixer. Ma gorge s'est serrée. En attendant devant la porte, j'ai eu la même impression que dans mon taxi lorsque je confonds les secondes avec des minutes, et les minutes avec des heures. J'ai appuyé une seconde fois sur la sonnette. J'ai entendu une agitation derrière et la porte s'est ouverte, nous plongeant dans la lumière de l'appartement. Une jeune femme, portant un tablier qui avait appartenu à ma mère, est apparue devant nous et j'ai senti quelque chose se soulever puis se briser en moi très exactement dans cet ordre-là. Je me suis demandé si je m'étais trompé d'adresse, si mon père avait déménagé mais ça n'avait aucun sens puisque je reconnaissais le tablier de cette fille. Je n'ai pas entendu ce qu'elle a répondu quand je lui ai indiqué que je cherchais Daniel Avner, et que j'étais son fils, tout comme j'ai oublié sur l'instant que je lui avais adressé la parole. Je n'arrivais pas à réfléchir, j'étais pris de vertiges, il me semblait que la vie s'échappait de mon corps et tourbillonnait autour de moi. La jeune femme a refermé la porte, la minuterie s'est éteinte et nous nous sommes retrouvés dans l'obscurité du couloir. J'étais hébété et sans la fille de ma compagne, je me serais sans doute écroulé sur le sol.

J'ai redescendu les marches. Je me sentais si mal que je devais m'agripper à la rambarde de l'escalier. J'ai installé l'enfant sur le siège auto même si j'aurais préféré la garder serrée contre ma poitrine. Au moment où j'ai bouclé sa ceinture, elle a murmuré mon prénom, agrippé mes vêtements et j'ai dû à regret la repousser, déplier ses doigts fermés sur ma chemise. Avant de m'asseoir, j'ai levé les yeux vers les fenêtres de l'appartement et j'ai distingué la silhouette de

mon père. J'ai d'abord cru qu'il me faisait signe mais sa main retenait seulement le rideau. Lorsqu'il a compris que je l'observais, il a reculé d'un coup. Dans le rétroviseur j'ai vérifié que la fille de ma compagne dormait toujours avant de m'effondrer contre le volant. J'ai serré mes bras sur ma nuque. Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans cette position, plusieurs minutes d'affilée, ces minutes qui s'écoulaient aussi lentement que des heures. J'avais envie de cogner sur le tableau de bord mais j'ai craint de la réveiller et qu'elle me voie dans cet état. J'ai démarré en enfonçant la pédale d'accélérateur sans me préoccuper de ma direction. J'ai entrouvert la vitre pour sentir un filet d'air froid sur mon visage. Le vent soulevait les mèches sur mon front, m'apaisait et j'aurais voulu qu'il s'empare du reste de mon corps pour me soulager de mes émotions.

Au volant de mon taxi, j'essaie de me concentrer sur les lignes blanches tracées au sol pour chasser les pensées qui me traversent. Il me semble que la vitesse éloigne ma douleur. J'écoute des CD en veillant à ce que les morceaux se succèdent de façon à correspondre aux différents sentiments que j'éprouve au fil de mon trajet. Puis je coupe la musique, je me saisis machinalement du téléphone. J'ai envie de crier fort en appelant mon père mais c'est la sonnerie qui crie à ma place. Dans ma tête, j'entends mes hurlements en me figurant qu'ils doivent retentir aussi dans son appartement. Il vaudrait mieux que j'arrête de téléphoner à mon père, que j'abandonne l'idée de reprendre contact avec lui. Mais je ne parviens pas à m'en empêcher. Je crains de devenir fou, d'entendre la sonnerie résonner en moi pour le restant de mes jours. Il m'arrive d'éprouver une difficulté à respirer comme si une plaque de béton oppressait ma poitrine. Il me semble que ma trachée se resserre et restreint le passage de mon souffle. Parfois la sensation de gêne est assez puissante pour me tirer de mon sommeil et l'obscurité dans la

chambre décuple alors mon angoisse. Je repousse l'envie de téléphoner à mon père à cet instant, pour ne pas ajouter au sentiment de vide qui m'étreint dans la nuit la certitude de son absence.

J'emprunte souvent le boulevard Raspail pour chercher des clients au Lutetia. Si je viens d'appeler mon père, il me suffit d'être devant l'hôtel pour que la colère me submerge à l'idée d'être à mon tour à l'endroit où il a croisé le regard de ma mère dans la vitre. J'ai entendu cette histoire à tant de reprises que, au milieu de ce décor où mes parents se sont rencontrés cinquante ans plus tôt, je parviens à me souvenir de chaque détail de cette journée. Je revois ma mère sur le trottoir. Je dis que je la revois parce que je n'ai pas besoin de l'imaginer en train d'allumer sa cigarette et de regarder le reflet de mon père dans la vitre. Je *suis* alternativement mon père qui regarde ma mère dans la vitre, ma mère qui fume d'un air fier et décontracté et j'allume une cigarette, en recrachant la fumée par la fenêtre entrouverte de ma voiture. En songeant à cette période qui précède ma naissance, je me replonge dans ce mal-être qui me définit comme si j'étais né avec lui. Je m'imagine être un point minuscule dans le corps de ma mère et dans celui de mon père, et avoir erré en eux, rempli de ce désespoir, jusqu'à ce que mes parents se rencontrent devant le Lutetia et me mettent au monde en 1968.

Je crains que mon père ne décide un jour de changer de numéro ou ne réinstalle son répondeur. Heureusement, chaque fois que j'entends la sonnerie du téléphone, aucune voix ne l'interrompt pour me prier de laisser un message. Si je commence à penser que le téléphone ne sonne pas dans son appartement, que la ligne a été réattribuée, je peux me mettre à passer plusieurs dizaines de coups de fil d'affilée. Puis je me persuade que si tel était le cas, quelqu'un aurait fini par décrocher et par m'interroger sur mon identité. Je ne sais pas si mon père est dans son appartement lorsque je l'appelle. Je

me figure qu'il est tantôt sous sa douche, le bruit de l'eau recouvrant celui du téléphone, ou dans le salon en train de regarder la télévision, de monter le son pour dominer le bruit de la sonnerie. À moins qu'il n'ait préféré couper la sonnerie du combiné afin de ne plus être importuné par mes appels, ou qu'il soit devenu sourd avec l'âge. Peut-être souffre-t-il d'une sévère perte de mémoire qui lui aurait fait oublier mon existence ?

Pourtant, sans être en mesure de l'expliquer, j'ai l'intuition que mon père se trouve à côté du téléphone lorsque je l'appelle. Je suis certain que, désormais, il reconnaît mes coups de fil à ma façon d'insister et qu'il entend lui aussi la sonnerie dans sa tête même après que j'ai raccroché. J'ai le sentiment curieux que mon père ne sort pas de son appartement tant que le téléphone sonne. Je me dis que c'est sans doute sa manière à lui de répondre, simplement d'attendre que je me calme avant de sortir, comme s'il voulait prendre en lui chaque sonnerie pour m'en libérer.

Depuis mon taxi, j'observe les gens qui sortent des gares à l'arrivée des grandes lignes, je regarde la foule se disperser. L'agitation et le bruit de la ville sont assourdis par les vitres de la voiture. J'ai le sentiment que ma vie a moins d'importance que celles de ces personnes qui marchent à petites foulées, valise à la main, vers les bouches de métro et les arrêts de bus. J'augmente le volume de l'autoradio pour me rattacher au monde. Chaque morceau que j'écoute, chaque sentiment que j'éprouve m'aide à combler le vide. Je vis dans une attente permanente, interrompue de temps à autre par les clients qui frappent à ma vitre ou me font signe de m'arrêter. Dans la voiture, à force de me concentrer sur cette attente, il me semble que le temps est suspendu, et je me retrouve alors au plus profond de moi-même.

J'ai glissé deux ou trois livres de ma mère dans la boîte à gants, même si je feuillette toujours le même avant l'arrivée d'un TGV, lorsque je suis trop agacé par les publicités à la radio ou par les intonations de ces voix bien posées qui me tirent de mon isolement. Je regarde sa photo en noir et blanc, les traits de son visage sont si nets, ils me paraissent si parfaits que je ne suis plus certain que cette personne soit ma mère ni qu'elle existe vraiment. Je prends le livre en l'ouvrant au hasard comme si ma lecture devait commencer à

l'endroit précis où mon index se pose sur le papier. Chaque fois que j'en examine le titre, je m'étonne de découvrir mon nom de famille inscrit en gras sur la couverture. Il me faut un instant pour me rappeler mon lien de parenté avec Simon Avner. Je pense à mon père, au fait qu'il s'agit de son grand-père et non du mien que je n'ai pas connu. Je les confonds toujours.

La tranche de mon exemplaire s'est pliée en deux à plusieurs endroits si bien que je tombe sur les mêmes passages. Parfois l'émotion qui m'envahit en lisant est si forte que j'ai besoin d'appeler mon père, de presser le téléphone contre mon oreille pour me relier à lui. Les coups de fil s'enchaînent si vite que je ne discerne plus les silences entre deux sonneries ni le bruit des pages que je tourne. Dans le livre, mon père est ce petit garçon que son grand-père corrige, il frappe son dos après lui avoir demandé de retirer le haut de son pyjama et de s'allonger sur le ventre. J'ai du mal à respirer en imaginant mon père endurer ces sévices. J'entends la règle en métal s'abattre entre ses omoplates et lacérer la chair, et je finis par oublier la sonnerie du téléphone, par la confondre avec ma voix intérieure. Peut-être mon père sait-il que je parcours ce livre, peut-être mes appels transportent-ils mes pensées et mes émotions jusqu'à son appartement. Cela pourrait sans doute expliquer pourquoi il refuse de décrocher.

Je ne parviens pas à me représenter mon père enfant. Je suis obligé de me représenter mon visage de petit garçon pour être capable de l'imaginer repliant ses bras menus et fragiles sur la tête. Je distingue peu à peu, dans cette chambre dans laquelle j'ai vécu durant mon enfance, son corps qui se tord sur le lit, s'enfonce dans le matelas à chaque coup de règle. Je presse mon dos contre le siège de ma voiture en songeant à sa peau boursouflée, aux lignes de sang qui déposeront une marque rougeâtre sur les draps pendant son sommeil.

Au même instant, je me souviens du malaise de mon père à la plage, des heures qu'il passait le dos vissé sur sa serviette. La crème solaire dont il recouvrait son visage à intervalles réguliers accentuait la blancheur de sa peau. Quand il se levait, poussé par la chaleur accablante, pour prendre un bain de mer, il semblait inquiet des regards autour de lui. Le buste crispé et raide, il marchait sur le sable à grandes enjambées. J'en profitais pour examiner les lignes droites dessinées par les cicatrices entre ses omoplates. Chaque fois, je pensais à l'Afrique à cause des rayons brûlants du soleil, et parce que j'avais appris à l'école que ses frontières avaient été dessinées à la règle. Je me disais que mon père portait le continent africain sur son dos. Il aurait suffi d'une carte juste à côté pour s'en rendre compte.

Au fur et à mesure que j'avance dans ma lecture, j'ai le sentiment que cet enfant dont ma mère parle est en train d'errer rue Labat tellement cette histoire semble s'inscrire dans le présent. Par moments j'éprouve une forme de jalousie à l'idée qu'il puisse vivre dans mon ancienne chambre. Je songe à ce petit garçon assoupi dans le lit que j'occupais enfant, enveloppé dans les draps, et je me rappelle comment mon père les bordait le soir sous le matelas pour me protéger de la fraîcheur de la pièce et comment j'en desserrais l'étreinte en les repoussant avec les jambes dès qu'il était sorti de ma chambre. J'imagine que ce petit garçon se réveille rue Labat, qu'il se rend torse nu dans la cuisine pour éviter le contact de ses blessures avec le tissu de son pyjama. J'aperçois les balafres sur son dos, les plaies encore noires du sang qui a coulé en essayant de les relier dans ma mémoire aux cicatrices de mon père. Je me souviens de l'une d'elles, en diagonale, si large que sa peau avait changé de couleur sur plusieurs centimètres, elle était devenue lisse et tendue. J'avais toujours envie de l'effleurer avec l'extrémité de mon index pour vérifier si mon père avait perdu toute sensibilité à cet endroit.

Il y a ce passage difficile que j'ai tant de mal à lire, je tente de dissiper mon attention en réglant le volume de la radio à fond, en me concentrant sur le son métallique qui envahit l'habitable. L'enfant est parti jouer chez un voisin – et le lecteur se demande pourquoi l'auteur fait une telle digression. On est à Paris, en juillet 1942. Seul garçon de la famille, il a longtemps rêvé de s'exercer au bras de fer, de partager sa collection de petits soldats qui traîne sur le tapis de sa chambre avec un frère aîné. Pendant que les deux enfants s'amuse jusqu'à en oublier l'heure – on peut imaginer qu'il est déjà tard, et que les minutes défilent à toute vitesse pour mon père qui n'a jamais eu de frère – on décrit sa mère qui s'impatiente, sa sœur cadette en train de tordre les mèches de ses cheveux dans l'appartement. La petite fille a un trou au milieu du crâne pour s'être arraché une mèche à force d'avoir tiré dessus après que la semaine passée, un policier l'a conduite au poste avec sa mère sous prétexte que l'étoile jaune n'était pas bien cousue sur sa veste. C'est suffisant pour décrire l'atmosphère dans la pièce, le sentiment d'angoisse que la mère peut éprouver en attendant son fils. Penchée à la fenêtre, elle consulte sa montre à intervalles de plus en plus courts à mesure qu'approche l'heure du couvre-feu. On devine que la nuit lui fait peur, que cette peur ne la quitte jamais, même quand il fait jour.

Le grand-père propose à contrecœur d'aller chercher son petit-fils, il n'est pas sorti de la journée. Golda, son épouse, souffre d'une sévère arthrose du genou qui l'empêche de descendre l'escalier. Simon Avner préférerait attendre une dizaine de minutes avant le couvre-feu de vingt heures pour quitter l'appartement. Il pense que mon père sera rentré d'ici là. Il prend son temps en espérant croiser son petit-fils dans l'escalier lorsqu'il descendra le chercher. Il se lève du fauteuil dans lequel il passe la plupart de ses journées, s'étire pour que sa belle-fille puisse saisir combien il est agacé de devoir s'habiller,

sortir, même s'il ne s'agit que de marcher une centaine de mètres sur le trottoir. La petite fille détourne les yeux de son grand-père qui remet sa chemise dans son pantalon, réajuste les boutons de ses bretelles. Elle redoute d'apercevoir les lignes de poils noirs et gris sur son ventre. Simon Avner enfle ses chaussures en fixant l'enfant assise sur le parquet en train de jouer avec sa poupée. Il n'ose pas la prier de nouer ses lacets pour lui éviter de s'accroupir. À cause de la chaleur dans la pièce, ces quelques mouvements l'ont déjà mis en sueur. Le lecteur ne sait pas bien pourquoi l'auteur décompose ainsi le moindre geste du grand-père, les regards en biais que lui jette sa belle-fille. Simon Avner met son chapeau, claque la porte d'entrée. Il croise son fils dans l'escalier, lui explique que Daniel a oublié l'heure du couvre-feu. Dans l'appartement, la mère continue de surveiller le mouvement des aiguilles sur le cadran de sa montre en s'interrogeant sur le temps qu'il faudra au grand-père pour effectuer l'aller-retour.

Après avoir lu ce passage des centaines de fois, j'ai encore l'espoir que l'histoire va se dérouler d'une autre façon. Je me figure que les policiers vont se tromper d'appartement, ou qu'ils vont décider de remettre l'arrestation au lendemain soir en se disant qu'il est déjà tard et qu'il est bien temps de rejoindre leur domicile. Je me demande pourquoi quelqu'un frappe violemment contre la porte alors que le grand-père a pris son trousseau de clés, pourquoi désormais on se retrouve à marcher avec lui dans la rue comme si on avait du temps à perdre, des lignes encore à lire avant de savoir qui se trouve sur le seuil. Dans l'entrée de l'immeuble voisin où habite le camarade chez qui Daniel est allé jouer, Simon Avner lit les noms sur les boîtes aux lettres. Il observe la manière dont certains sont raturés, il imagine les familles qui ont dû fuir dans la précipitation en laissant derrière eux le mobilier, les vêtements auxquels ils ont renoncé joncher le sol de leur appartement. Le lecteur comprend que tous ces

gestes aident le grand-père à reprendre le dessus sur sa journée pendant laquelle il s'est contenté d'attendre que les heures défilent. En montant les marches, il prend sa revanche sur le temps qui s'écoule, sur l'ennui qu'il ressent en permanence.

Je voudrais crier au grand-père de revenir en arrière, de remonter à l'appartement. Je voudrais qu'il n'en soit pas sorti, qu'il soit encore affalé dans le fauteuil pour que le narrateur me décrive à cet instant-là son visage abasourdi par la présence des policiers dans le salon. Je voudrais qu'il entende les pleurs de la petite fille que ses parents essaient en vain d'apaiser, qu'il descende cet escalier aux côtés de Golda à qui l'un des policiers ordonne d'accélérer malgré la valise qui entrave le mouvement de ses jambes. Et à ce moment du livre, il y a un décalage manifeste entre l'urgence des policiers qui referment précipitamment les portières de la fourgonnette sur ces quatre personnes pour rentrer plus vite chez eux, et la lenteur du grand-père qui observe les noms sur les boîtes aux lettres, qui prend soin de retirer son chapeau en arrivant sur le seuil de l'appartement. Quand le grand-père aide son petit-fils à enfiler sa veste en lin dans l'entrée en lui chuchotant à l'oreille que sa mère l'attend à la maison, je ne parviens plus à respirer. Ma tête est pleine des cris que mon père a dû ensuite pousser.

Je suis reconnaissant à ma mère d'avoir rapporté l'histoire de ma famille. Je peux saisir le livre, me dire que mon père est cet homme enfermé dans ces pages. J'ai la sensation de communiquer avec lui, de l'entendre me raconter son enfance en pressant le téléphone contre mon oreille. J'ai l'impression de l'avoir connu petit garçon, de pouvoir dérouler sa vie dans ma mémoire. Malgré les années qui se sont écoulées depuis que mon père refuse de m'adresser la parole, j'ai le sentiment étrange de m'être rapproché de lui comme si son

absence m'avait conduit à changer, comme si elle m'avait poussé à devenir ce qu'il a été.

Je me réveille souvent en pleine nuit. J'appelle Dora jusqu'à ce que je me souvienne qu'elle n'habite plus ici depuis 1988. Parfois je fais des rêves qui me semblent si réels qu'après avoir émergé de mon sommeil, je suis convaincu d'avoir dormi avec elle, de l'avoir serrée contre ma poitrine. J'ai du mal à écarter mon ancienne vie, et il me faut un moment avant de me souvenir comment j'en suis arrivé à cet instant précis, où mes yeux sont grands ouverts dans l'obscurité. Les bruits rares de la circulation me confirment qu'on est au milieu de la nuit. Chaque fois qu'une voiture passe sous mes fenêtres, j'observe les minces rayons lumineux que projettent les phares sur les murs de ma chambre, et qui me replongent dans le noir en s'éloignant. Allongé dans mon lit, j'espère retrouver le sommeil si rapidement que j'aurai oublié le lendemain que je n'ai pas dormi d'une seule traite. Mais la plupart du temps, un tel flot de pensées défilent dans ma tête que je reste éveillé jusqu'au matin. Je songe aux lettres de mon fils que je range dans la boîte en carton sous mon lit, à la sonnerie du téléphone. Dans ces moments-là, je voudrais l'entendre retentir pour sentir la présence de mon fils à mes côtés, rompre le silence dans l'appartement. Je sais qu'il ne m'appellera pas et à cette heure-ci, je lui souhaite de dormir sans penser à moi.

Dans le noir j'essaie de me raccrocher à la réalité puis je me rappelle que Dora m'a quitté. Pourtant, j'ai cette impression étrange

de m'être dédoublé et qu'une partie de moi-même demeure dans ce passé lointain, regarde Dora dormir avec ses cheveux ébouriffés par l'oreiller en écoutant sa respiration lente et profonde entrecouper le silence. C'est comme si mon corps continuait de vivre ma vie d'avant, et cette dissociation entre la perception que j'ai de ma situation et la réalité m'empêche de me rendormir, me condamne à fixer le plafond de ma chambre, le petit bureau à demi éclairé par la lumière des réverbères que filtrent les volets. Je me demande si Dora me confond avec cet homme qui l'embrasse chaque matin, s'il lui faut aussi un instant au cours de leur étreinte pour comprendre que je ne suis plus là.

Je ne sais pas pourquoi le souvenir de notre séparation se manifeste au milieu de la nuit. Je suis incapable de retrouver le sommeil comme si cet événement avait eu lieu la veille. Je revois Dora sur le seuil de notre appartement, encombrée de valises. J'ai les mêmes sentiments contradictoires qu'il y a vingt ans : l'envie de la retenir par le bras et celle de descendre ses bagages pour qu'elle n'ait pas à les porter. Je me rappelle avoir eu si peur que son compagnon ne monte la chercher que je me suis dépêché de refermer la porte sur elle, tandis que je les imaginais disposer les valises dans le coffre, s'enlacer sur le trottoir avant de partir. J'avais l'impression d'avoir été percuté de plein fouet par une voiture. Je n'arrivais pas à respirer, l'air ne circulait plus dans mes poumons, il semblait s'être replié dans un endroit si infime de mon corps que j'avais la sensation d'être sur le point de mourir.

Après avoir refermé la porte sur Dora, tenant les deux valises à bout de bras, j'ai dépensé le peu d'énergie qui me restait à fermer les volets de ma chambre. Je n'ai même pas eu la force de penser à me jeter par la fenêtre. Je me suis allongé sur le lit, hébété. L'obscurité de la pièce me rassurait, elle correspondait à ma volonté de me retirer

du monde. En glissant mes mains sous l'oreiller, j'ai senti la nuisette de Dora qu'elle avait oublié d'emporter. Il aurait mieux valu m'en débarrasser mais je n'étais pas prêt à effacer les marques de sa présence dans l'appartement. Je redoutais de ne pas réussir à m'endormir malgré mon envie furieuse de disparaître, de m'avancer dans la nuit. J'ai cherché la meilleure position pour que les heures s'écoulent sans exiger aucun effort de ma part. Je me disais que j'allais vivre ainsi, que désormais je passerais mon existence immobile dans cette chambre en espérant que le temps finirait par m'abrutir complètement.

Je ne sais pas combien de jours j'ai passé dans l'appartement sans sortir, peut-être une semaine entière. J'avais à peine la force de boire, de manger le minimum pour calmer ma faim. Allongé sur le dos, je laissais mon regard errer sur le plafond, j'étais convaincu que ma vie se limiterait dorénavant à ce mur blanc qui me faisait face. Je parvenais à dormir quelques heures puis je me réveillais dans ce vide qui m'aspirait dès que je commençais à imaginer Dora avec son compagnon. Quand je me levais pour me rendre aux toilettes, mon corps me paraissait lourd, impossible à déplacer sans éprouver une sensation intense d'épuisement. Chaque fois, j'évitais mon reflet dans le miroir de la salle de bains. J'étais persuadé que les traits de mon visage avaient conservé l'expression que j'avais eue en refermant la porte sur Dora. Depuis cet événement, je n'avais adressé la parole à personne, je n'aurais pas eu la force d'articuler un mot. Ma bouche était crispée, mes lèvres pincées. Je sentais aux picotements sur mes paupières que mes yeux s'étaient creusés de cernes bleuâtres. Le miroir devait renvoyer l'image d'un visage épuisé, anxieux et dont je devinais que la vue m'indisposerait ; plus que tout je redoutais de croiser un homme ravagé.

Plusieurs jours après que Dora m'a abandonné, j'ai entendu le téléphone sonner, les appels se répéter une dizaine de fois d'affilée comme si la personne au bout du fil avait la certitude que j'étais dans mon appartement, et que ce bruit insupportable me pousserait à répondre. Je ne savais pas qui tentait de me joindre. J'étais sûr que si je décrochais, j'éclaterais en sanglots. Chaque jour les appels se multipliaient, ajoutant à mon désarroi. J'ai fini par comprendre qu'il s'agissait de mon fils. Je me suis dit qu'il avait dû passer sous mes fenêtres, remarquer les volets fermés de ma chambre, et qu'il avait deviné l'existence que je menais. J'avais honte de vivre de cette manière. Sur le moment, j'ai refusé qu'il me voie dans cet état même si j'ai eu envie de décrocher pour prendre de ses nouvelles.

Dans ma chambre je laissais mon esprit courir librement. Je me suis mis à entendre la voix de Dora. Je parvenais à la voir dans sa nuisette, à la sentir se serrer contre moi en me caressant la jambe avec la plante des pieds pour se réchauffer, sans réussir à distinguer ce qui relevait de l'invention ou de la réalité. Lorsque j'admettais que Dora m'avait quitté, je me représentais comme son nouveau compagnon. Je m'imaginais l'enlacer avec la même fougue que lorsque nous nous trouvions à l'hôtel Bachaumont. Mon pyjama s'était imprégné de transpiration à mesure que j'invoquais mes souvenirs, le cœur battant. Je n'avais pas besoin de fermer les yeux pour sentir sa main osseuse retirer la ceinture de mon pantalon en parcourant mon torse avec ses cheveux. Elle était allongée à mes côtés, les bras noués autour de mon cou, sans que je puisse en douter.

Lorsque je n'ai plus rien eu à manger, j'ai dû sortir acheter de la nourriture. Je ne me souviens plus comment j'ai trouvé le courage de m'habiller, j'étais seulement étonné de marcher dans la rue. En bas de l'immeuble, je me suis tenu plusieurs secondes dans l'encadrement de la porte en hésitant à remonter chez moi. Je craignais de croiser Dora

dans le quartier et j'étais affolé à l'idée de m'éloigner de l'appartement. J'avais du mal à m'habituer à la lumière du jour, à soutenir le poids de mon buste sur mes jambes. Je me sentais terriblement lourd. Sur le trottoir, je me suis remémoré seconde après seconde la souffrance que j'avais endurée depuis que Dora m'avait quitté. Chacun de mes pas m'enfonçait plus loin dans le désespoir, je ne pouvais pas lutter contre l'engourdissement qui gagnait ma vie entière.

J'ai atterri dans mon lit presque par surprise, oubliant les courses que je venais de ranger dans la cuisine. J'avais perdu la notion du temps. J'étais soulagé de retrouver le mur de ma chambre pour seul vis-à-vis, de ne pas avoir à effectuer un autre mouvement que le clignement de mes paupières. Dans le noir, j'essayais de me représenter Dora et son compagnon et je revoyais la façon dont je pressais sa poitrine contre la mienne dans l'escalier de l'hôtel Bachaumont, dont nous relâchions notre étreinte chaque fois que l'on croisait des soldats. Je parvenais à entendre le souffle de Dora qui s'accélérait lorsque le sexe de cet homme s'enfonçait en elle, tandis que mon ventre se contractait. J'étais certain de ressentir au même instant les émotions que son compagnon éprouvait. Je me figurais qu'il répétait les gestes que j'avais effectués des années plus tôt, avant d'en être réduit à vivre aussi peu qu'il est humainement possible. J'étais épuisé au point de ne plus pouvoir penser. Je commençais à croire que Dora avait emporté mon corps avec elle, que je n'étais plus qu'un être minuscule enfermé dans sa mémoire.

Pendant six mois, je me suis attendu à voir Dora débarquer dans la chambre pour me tirer du lit après avoir ouvert les volets d'un geste brusque. Quand j'entendais des bruits infimes dans la cuisine, le craquement du parquet dans le salon, je me disais qu'elle était là. J'étais obligé de revivre plusieurs fois par jour ce moment où j'avais

dû refermer la porte et m'empêcher de descendre l'escalier pour l'aider à porter ses affaires. J'errais dans l'appartement en espérant retrouver mes repères, mon pyjama manquait de glisser sur mes hanches lorsque je me mettais debout. Je me souvenais de la période qui avait suivi la mort de mon grand-père et j'avais le sentiment de revenir tout droit dans le passé. J'aurais voulu qu'il soit là, qu'il m'appelle *sonderkommando* en ouvrant la porte de ma chambre pour que je me lève et que je lui prépare son petit-déjeuner. Si mon grand-père avait été là pour me frapper avec la règle en fer, il m'aurait tiré de mon engourdissement. Il aurait mieux valu penser à la disparition de mes parents et de ma sœur plutôt qu'à Dora, dans un certain sens cela m'aurait fait du bien.

Chaque fois que je me réveillais le matin, mon cœur se soulevait dans ma poitrine à l'idée que j'étais seul dans un appartement aussi grand. Par moments mon corps était secoué de crises de tremblements et, pour m'apaiser, j'ai commencé à écrire des lettres à Dora et à mon fils. J'avais peur de les oublier, de perdre définitivement toute trace d'eux dans ma mémoire. Le vide m'enveloppait et il m'était facile de le tordre, de me laisser happer par mes souvenirs. J'avais réussi à reprendre mon travail mais je me sentais plus proche de mon passé que de la réalité présente, froide et oppressante.

Sur le pont de la rue Ordener, j'hésite souvent à me jeter dans le vide. Je me sens encore plus mal en repartant. Il m'arrive de me réfugier dans mes pensées au point que le monde extérieur me semble s'évanouir. Malgré les trains que j'observe en bas et le bruit perçant des wagons sur les rails, je suis tellement certain d'errer, d'être habité en permanence par le vide, que j'oublie où je me trouve. Je suis obligé de me répéter mentalement le trajet que j'ai fait à pied de la rue Labat à la rue Ordener pour me souvenir que je suis aux environs de la gare du Nord. Chaque fois que je me penche sur la rambarde, enivré par la perspective de disparaître, d'appartenir à jamais au silence, je songe à Dora et à mon fils. J' imagine qu'ils m'observent de l'autre côté du pont puis qu'ils vont traverser, me pousser dans le dos pour que je bascule tête la première sur les voies. Je ne sais pas d'où me vient cette idée, ni ce qui expliquerait leur désir de me voir mourir. Mais je suis incapable de passer une jambe par-dessus la rambarde pour me jeter sur les rails. Je ne cesse de me retourner, obsédé par le besoin de vérifier que Dora et mon fils ne sont pas derrière moi, me défiant de sauter.

En rentrant chez moi, je me demande si Dora sera présente lorsque je franchirai le seuil avant de me souvenir que je vis seul, que le bruit que j'entends derrière la porte est celui du téléviseur que j'ai laissé allumé. Par moments, j'ai des crises d'angoisse qui ne durent

jamais qu'une poignée de secondes. Je suis plongé dans un état de stupeur, mon cœur bat à me faire mal. J'essaie de me rassurer en me disant qu'il ne me reste que quelques heures à tenir, un ou deux jours au maximum, avant que Leïla ne fasse tourner sa clé dans la serrure. Puis je me raccroche à la sonnerie du téléphone, à la manière dont elle m'étreint en envahissant la pièce à ce moment-là.

Pendant les deux années qui ont suivi le départ de Dora, j'ai revu mon fils une dizaine de fois. Nous nous donnions rendez-vous dans des cafés à côté de la rue Labat. Cela me rappelait l'époque où Dora venait d'emménager dans l'appartement, et les heures que je passais à attendre avant de me décider à rentrer chez moi. Je m'étais probablement battu devant certains de ces cafés mais ils avaient trop changé depuis pour que je puisse me souvenir avec exactitude des lieux. J'avais honte de m'asseoir en face de mon fils. J'étais gêné qu'il puisse me regarder en sachant que Dora m'avait quitté pour un autre homme. Je ne voulais pas qu'il s'inquiète ni qu'il cherche à me consoler. Je prétendais aller bien pour qu'il ne devine pas la manière dont j'en étais réduit à vivre.

Puis je me suis mis à me demander si mon fils connaissait le nouveau compagnon de Dora, s'il leur arrivait de dîner tous les trois. Il semblait de plus en plus anxieux. Il se frottait régulièrement la nuque pour détourner ses yeux des miens et balançait nerveusement son pied contre la table. Je craignais qu'il me parle de cet homme. J'avais l'impression que le compagnon de Dora m'observait, qu'il accédait à la vie misérable que je menais comme si on se côtoyait par l'intermédiaire de mon fils. Je me sentais chaque fois jugé, et j'aurais voulu sortir du café sans donner d'explications, m'enfuir jusqu'à mon appartement. Je n'osais pas interroger mon fils, prendre des nouvelles de sa mère. J'aurais aimé que Dora souffre autant que moi mais je ne suis pas sûr que cela m'aurait aidé à me sentir mieux. J'avais le

sentiment qu'il me suffisait à mon tour de lire sur son visage, d'observer son air embarrassé pendant nos interminables silences, pour comprendre qu'elle était heureuse. J'imaginai alors mon fils et Dora riant aux éclats. J'entendais le rire de son compagnon qui se mêlait aux autres voix dans le restaurant. Par moments j'étais si désespéré qu'il me venait l'envie folle de dîner avec eux, de m'amuser moi aussi à en oublier mon passé.

Lorsque le roman que Dora a écrit sur mon grand-père est paru deux ans après qu'elle m'a quitté pour cet homme, j'ai décidé de ne plus parler à mon fils. Dora m'a adressé le livre par la poste. En découvrant le titre sur la couverture, je me suis mis à douter de mon identité au point de ne presque plus reconnaître mon nom, de me sentir un imposteur pour moi-même. Il me semblait que les cicatrices sur mon dos s'étaient rouvertes, que la règle en fer venait de lacérer ma chair au travers de mes vêtements imprégnés de sang. J'ai lu la première phrase avec difficulté, je m'épuisais à force de concentration. J'étais obligé de répéter certains passages du livre à voix haute pour en comprendre le sens. J'étais en colère contre Dora et surtout je m'en voulais de lui avoir raconté mon histoire. On croisait à chaque page le nom de mon grand-père, tout comme celui de ma grand-mère, de mes parents et de ma sœur. C'était comme marcher sur des cadavres, évoluer parmi les morts. Je me remémorais mes souvenirs de petit garçon, retrouvais la forme de mon corps, mes mains nouées autour de l'oreiller et mon ventre qui s'enfonçait dans le matelas lorsque mon grand-père me frappait. Je renouais avec la douleur des coups en redevenant l'enfant que j'avais été. Je me figurais que mon grand-père était dans l'appartement, qu'il surgirait bientôt avec la règle en fer armée dans sa main. J'étais prisonnier de ces lignes noires sur la page, condamné à souffrir jusqu'à la fin de

mon existence, tel ce petit garçon reclus dans sa chambre sur lequel le temps et les mots s'étaient figés.

J'ai eu la tentation d'appeler mon fils pour lui demander des explications. Mais j'étais trop abattu pour avoir le courage de saisir le téléphone, encore moins pour avoir la force de m'asseoir à un café en face de lui. J'avais l'impression d'avoir été écarté de la vie, comme si mon présent et ma mémoire m'avaient été dérobés l'un après l'autre, ou qu'ils s'étaient arrêtés définitivement en un même endroit. À cause de ce livre, j'aurais désormais la sensation d'avancer torse nu au milieu des gens comme autrefois à la plage, et que chacun pourrait désormais deviner l'existence des cicatrices sur mon dos rien qu'en regardant mon visage. Le téléphone s'est mis à sonner, j'ai su que je ne pourrais pas répondre. Je ne pourrais plus parler à mon fils sans avoir le sentiment qu'il accède malgré moi à mon intimité, à la déportation de ma famille, que je m'étais efforcé de lui cacher jusqu'alors.

J'aurais été incapable d'expliquer à mon fils comment, enfant, les sévices infligés par mon grand-père m'aidaient à retrouver le souvenir de mes parents et de ma sœur enfouis en moi. Chaque fois que je recevais un coup, je les faisais exister dans mon corps. Leurs visages surgissaient derrière mes yeux comme s'ils m'habitaient. J'étais heureux de souffrir pour pouvoir les comprendre, accéder à une infime partie de ce qu'ils avaient vécu. Je ne pouvais pas avouer à mon fils que, petit garçon, je me figurais que ce n'était pas mon grand-père qui déchargeait sa colère sur mon dos mais des nazis qui prenaient son apparence à la nuit tombée. J'aurais voulu les chasser de chez nous, leur parler en allemand avec fermeté pour qu'ils nous laissent tranquilles en imitant le salut nazi avec mon bras. Je redoutais plus que tout qu'ils finissent par blesser mon grand-père en me frappant. Je m'imaginais déjà vivre seul dans l'appartement, me

faire à dîner le soir en rentrant de l'école. À travers mes paupières entrouvertes, mes yeux brouillés de larmes, j'apercevais leurs fusils en bandoulière, leurs bottes cirées montant jusqu'aux genoux. Dans ma tête j'entendais des hurlements que je supposais être ceux de mon grand-père effrayé. J'étais tellement terrorisé que j'aurais voulu mourir en m'étouffant contre l'oreiller. Lorsque mon grand-père cessait de frapper, j'avais envie de me jeter dans ses bras en pleurant.

Je préfère écrire des lettres à mon fils même si je les range dans la boîte en carton, écouter la sonnerie intenable du téléphone. Chaque fois qu'il m'appelle, je suis plongé dans toutes ces images que j'ai accumulées sans parvenir à les oublier : la porte d'entrée qui se referme sur le visage de Dora, mon grand-père m'ordonnant de m'allonger sur le ventre, la manière dont mon fils me regardait au café. Après avoir laissé le téléphone sonner dans le vide, j'ai du mal à trouver mes mots. J'ai l'impression qu'ils ne veulent plus rien dire, comme si jusqu'à présent, je n'avais entendu personne les prononcer avant moi. Quand j'écris à Dora et à mon fils, je bute sur l'orthographe de mots très simples. Les phrases que je couche sur le papier me paraissent fausses et absurdes. Je me demande si *au revoir* s'écrit en un seul mot, si *j'envoie* prend un *s* à la fin. D'un coup je me heurte à une langue devenue étrangère avec le sentiment d'avoir franchi la barrière qui me retenait dans le monde des vivants, pour m'enfoncer dans le néant.

Parfois je me retiens de pleurer en écoutant la sonnerie du téléphone. Je m'égare dans les souvenirs que j'ai de mon fils. Curieusement, son visage à six ans m'est plus familier que son visage d'adulte. Je me rappelle comment je l'observais verser le lait dans son bol au petit-déjeuner sans que rien ne déborde, égaliser les flocons d'avoine en surface avec le dos de sa cuillère. Je le vois encore nouer ses lacets avant de partir à l'école, accroupi devant la porte d'entrée.

Le matin lorsque je me lève, je fais semblant de ne pas le regarder, de ne pas l'entendre parler à Dora dans la cuisine en frottant ses yeux avec les poings pour se réveiller. Je ne le sens plus me bousculer dans le couloir pour aller s'habiller. Je saurai que je suis devenu fou le jour où je m'écarterai pour lui laisser le passage, où je m'imaginerai ébouriffer ses cheveux de mes doigts pour le saluer.

Je sais que je ne le reverrai plus, il est trop tard désormais. Je voudrais mourir même si je n'en ai pas le courage, je suis seulement bon à errer dans le vide, piégé pour le restant de mes jours. Chaque fois que mon fils m'appelle, la sonnerie me confronte à cet exil auquel je suis incapable d'échapper. J'ai compris, depuis peu, à quel point j'ai consacré ma vie à essayer de disparaître, à entretenir une forme de repli sur moi-même pour tenter de faire vivre mes parents et ma sœur dans ma mémoire. Je m'enfermais dans cette prison intérieure sans comprendre que cet isolement me coupait de Dora et de mon fils.

À présent, je me demande si, en me frappant, mon grand-père ne m'adressait pas un message. Peut-être était-ce une tentative pour me forcer à vivre, une opportunité qu'il aurait voulu que je saisisse, lorsqu'il m'envoyait attendre devant l'hôtel Lutetia, de m'enfuir, de courir sans me retourner. Si j'avais quitté la rue Labat et les coups de mon grand-père, je me serais éloigné de mes parents au lieu de me remplir de leur absence qui finissait par me les rendre plus présents. J'ai préféré vivre avec eux, recréer dans mon imaginaire l'univers des camps d'où je puisais les indices de la façon dont ils avaient disparu. En m'appropriant les privations qui avaient dû être les leurs, j'arrivais à prétendre, enfant, que nous n'avions jamais été séparés et toute ma vie j'ai veillé à souffrir autant que j'ai pu pour ne pas les oublier.

TROISIÈME PARTIE

J'ai appris la mort de Dora il y a un mois en lisant le journal. J'ai immédiatement songé au pont de la rue Ordener où je regarde passer les trains. J'ai éprouvé la même sensation de vertige que lorsque j'hésite à sauter sur les rails, appuyé à la rambarde, le même nœud à l'estomac. J'ai examiné sa photo à droite de l'article. J'ai mis un moment avant de reconnaître celle qui est imprimée sur la couverture des livres que je range dans la boîte en dessous de mon lit. Et le visage de Dora s'est figé dans mon esprit, avec cette expression sur ses lèvres qui m'a semblé être la dernière trace de son existence. J'avais tellement de mal à respirer qu'il me semblait pouvoir entendre l'air se coincer dans ma gorge, comme un petit sifflement, un cri retenu. Je me suis enfermé dans ma chambre avec le journal. J'ai marché machinalement jusqu'à mon lit puis je me suis allongé sur le ventre et j'ai pressé ma tête sur l'oreiller avec l'envie de disparaître dans le souvenir de Dora. J'ai senti sa présence se déplier en moi, envahir tout mon corps. J'ai repensé à l'après-midi où je l'avais aperçue devant le Lutetia, depuis l'autre côté de la rue, et à tous les jours qui ont suivi pour peu que je les aie gardés intacts dans ma mémoire.

J'ai quitté le noir de mes paupières pour contempler les meubles dans ma chambre, prendre conscience du silence dans la pièce à cet instant-là. J'ai tenté de le repousser en reproduisant mentalement

l'ondulation de ses mains sur la machine à écrire, le clapotis métallique des touches que Dora actionnait en enfonçant ses doigts sur le clavier. Je l'observais sur le bureau, je retrouvais le désir que m'avait inspiré son dos vêtu seulement d'un soutien-gorge, haché par le soleil qui pointait à travers les volets de notre chambre en été. Je continuais à essayer de la voir comme si elle était là, réfléchissant à la manière dont ses bras se balançaient et aux mouvements de ses petits cheveux dans sa nuque. J'ai relu l'article à plusieurs reprises. Je fixais alternativement la photo de Dora dans le journal et la chaise vide contre le petit bureau. Dans ma tête, je dessinais le contour de son buste en reconstituant la légère odeur de transpiration dans la chambre. J'écoutais ses jambes nues et moites froter l'une contre l'autre.

J'ai souhaité que le téléphone se mette à sonner, en espérant que la sonnerie me tire de mon engourdissement. J'étais allongé dans mon lit, immobile, les yeux fixés sur le petit bureau, j'attendais que Leïla finisse son travail et quitte l'appartement. Après qu'elle a claqué la porte, je me suis levé. Je ressentais toujours le même étourdissement que si j'étais au milieu du pont Ordener en train d'observer les wagons sur les rails. Je soupirais comme un nageur du haut de son plongeur soufflant pour s'encourager. J'étais debout mais j'avais la sensation de tomber, de m'enfoncer dans le vide. J'ai arraché la feuille de journal, puis j'ai découpé l'article qui parlait de la mort de Dora après en avoir plié les bords. Je l'ai rangé dans mon portefeuille.

Il me fallait aller au Lutetia sans perdre une minute comme si le souvenir de Dora risquait soudainement de s'évanouir en moi. En m'y rendant, je pourrais lui donner plus de vigueur dans ma mémoire. Malgré mes jambes maigres et atrophiées, j'avais la conviction de pouvoir avancer à la même allure que les passants sur le trottoir.

J'étais abasourdi. J'ai pensé que je pourrais dépasser ma propre fatigue, ou en tout cas que je l'éprouverais avec moins d'intensité. J'ai marché en tentant d'oublier la douleur dans mes articulations. Mes vertiges étaient si intenses que je ne me rendais pas compte du flot de voitures sur la chaussée, je percevais un bruit sourd comme si j'étais derrière une vitre qui atténuait chaque son. J'appréhendais de retrouver ce lieu, cette vitre dans laquelle j'avais croisé le reflet de Dora pour la première fois.

Une chaleur s'est logée sur mes tempes, une fine couche de sueur a recouvert mon visage. Je me suis arrêté à plusieurs reprises pour essuyer mon front en tentant de reprendre mon souffle, plié en deux. Je n'ai pas pu aller au-delà de la rue Blanche. J'ai hélé un taxi. J'ai dépensé le peu d'énergie qu'il me restait en m'installant dans la voiture. Les muscles de mes cuisses étaient crispés, je me suis servi de mes bras pour disposer et replier mes jambes dans l'habitacle. Pendant un instant j'ai cru reconnaître mon fils en examinant le reflet du chauffeur dans le rétroviseur, l'implantation de ses cheveux sur le haut de sa nuque. Ma peau était moite et le contact avec la banquette en cuir accentuait cette sensation désagréable de chaleur et d'humidité sous mes vêtements. J'avais à peine la force de soutenir le poids de ma tête sur mes épaules, j'ai appuyé mon front contre la portière. Je regardais la rue défiler derrière la vitre, les gens déambuler sur le trottoir. Puis j'ai contemplé mon reflet sur la vitre, les marques sous mes yeux enflés et noircis par les cernes, les petites veines bleues au coin des paupières – qui se superposaient au reflet des immeubles en arrière-fond. Le bout de ciel que j'apercevais dans le coin de la fenêtre me rappelait que je flottais dans le vide. J'étais surpris d'entrevoir les traits d'un homme aussi âgé, il me semblait que le temps s'était écoulé à mon insu. J'étais enseveli sous les souvenirs de ma vie passée qui m'amenaient jusqu'à ce jour, ce moment précis

où j'étais assis dans cette voiture, tâtant les poches de mon manteau pour vérifier que je n'avais pas égaré mon portefeuille, la coupure de journal pliée à l'intérieur.

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait du boulevard Raspail, mon corps devenait plus lourd. La peur paralysait chacun de mes membres. J'ai hésité à demander au chauffeur de me ramener rue Labat mais il conduisait si vite que nous étions bientôt arrivés. Avant de descendre du taxi, j'ai ouvert mon portefeuille en évitant de regarder la photo de Dora. J'ai tendu un billet au chauffeur, je me suis forcé à examiner ses ongles à ras et les peaux décollées autour des phalanges. Je suis sorti de la voiture en m'agrippant à la portière. J'ai scruté la façade de l'hôtel, j'avais déjà oublié pourquoi j'avais désiré venir ici. Pendant des années j'avais pris soin d'éviter le coin du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres. Mes vertiges redoublaient d'intensité, et l'idée m'a traversé que j'étais en train de tomber du haut d'une des fenêtres de l'hôtel.

J'étais prostré. J'avais la conviction étrange que Dora pouvait se trouver à l'intérieur, occupée à débarrasser les tasses et les assiettes du petit-déjeuner. Je l'entendais casser la vaisselle, j'imaginais les morceaux de verre disposés en étoile sur le sol et se glissant sous les tables de la réception. Je m'attendais à ce qu'elle sorte fumer une cigarette, encore émue de sa maladresse. J'ai plié ma nuque en arrière pour observer le sommet de l'hôtel, et je me suis vu en tomber. J'imaginais mes bras et mes jambes se tordre dans le vide, mes joues se gonfler de l'air qui pénétrait ma bouche. Puis je me suis demandé si j'allais écraser l'un des piétons qui circulaient d'un pas léger dans la rue. Cette pensée me paraissait moins insupportable que celle de percuter brutalement le sol. La chute se reproduisait à l'infini : à peine j'entendais le bruit de l'impact sur le bitume que tout se rembobinait comme un film dans un magnétoscope. Je me voyais

serrer la poignée d'une des fenêtres de l'hôtel, m'apprêter à basculer la tête la première dans le vide. Mon buste tournait sur lui-même le long de la façade à la manière d'un pantin aux mouvements désarticulés. Ensuite, je me revoyais ouvrir la fenêtre dans la chambre pour me projeter vers l'extérieur.

Je me suis vu tomber sur Dora, la heurter de mon poids décuplé par la chute tandis qu'en bas elle approchait la cigarette de ses lèvres et commençait à ressentir un peu d'apaisement en tirant sur le filtre puis en expirant la fumée.

J'ai ensuite imaginé que Dora me faisait face sans me regarder. À cause des tasses qu'elle avait cassées dans la salle remplie des clients du petit-déjeuner, elle avait ressenti le besoin de reprendre une cigarette dans son paquet pour calmer les palpitations qui secouaient sa poitrine. Je voulais lui faire un signe de la main, l'interpeller en espérant qu'elle me reconnaîtrait dans la vitre. Je me préparais mentalement à répondre aux questions qu'elle m'avait posées le jour de notre rencontre avant de comprendre qu'elle n'était qu'une apparition surgie de ma mémoire. Si je parvenais à distinguer son reflet dans la vitre, c'était par la seule force de mon souvenir.

J'ai hésité à partir mais j'ai préféré surveiller Dora qui finissait sa deuxième cigarette, se calmait en rejetant la fumée à des intervalles de plus en plus espacés. Elle semblait émerger à peine de ses pensées. Puis j'ai réfléchi à ce qu'aurait été mon existence si elle ne m'avait pas regardé dans la vitre, si elle n'avait pas voulu me proposer de prendre un verre. J'ai songé à notre chambre à l'hôtel Bachaumont qu'il me semblait avoir quitté la veille, et je me revoyais plaquer mon dos contre le mur dans l'escalier en croisant les soldats venus d'Algérie. Tout me semblait à la fois proche et éloigné, le crâne rasé de ces jeunes hommes en permission, le baiser de Dora dans ma nuque, l'odeur des pâtes débordant dans la casserole. J'avais la sensation que

mes souvenirs étaient restés en suspens, inachevés. J'aurais souhaité les voir défiler au même rythme que je les avais vécus mais ils s'enchaînaient trop brutalement dans ma mémoire, me laissant le sentiment que mon histoire avec Dora n'avait duré que deux ou trois jours. Et ces jours me laissaient une impression insaisissable, qui me traversait pour disparaître aussitôt.

Devant le Lutetia j'ai fini par prendre conscience que Dora était morte. Je ne la voyais plus dans la vitre. À cet instant, j'ai compris que ma solitude n'avait jamais été aussi profonde, que j'avais basculé dans le néant. Je savais que cette sensation ne me quitterait plus, qu'elle deviendrait la seule forme d'existence possible. J'ai soudain pensé au compagnon de Dora, à ce qu'il devait endurer. Je me suis demandé s'il était devant le Lutetia lui aussi avant de réaliser combien cette idée était ridicule. Il devait être ailleurs, plongé dans ses souvenirs. Je me suis senti si vulnérable que j'aurais voulu le connaître, discuter avec lui. J'étais convaincu désormais d'être à égalité avec cet homme, ma douleur était devenue la sienne. J'étais certain qu'il partageait au moment même où je l'éprouvais cette impression de tomber, de dévaler la façade d'un immeuble, nos corps déplaçant l'air en suivant des mouvements identiques.

Puis j'ai songé à mon fils. Un grand malaise m'a envahi, j'ignorais où il se trouvait tandis que j'attendais devant le Lutetia. J'ai eu envie de presser le combiné contre mon oreille, d'entendre enfin sa voix et non plus la sonnerie du téléphone. Je suis rentré chez moi avec le même sentiment d'urgence que pour me rendre boulevard Raspail. Je voulais arriver rue Labat avant que son coup de fil ne retentisse. Je ne supportais pas l'idée de laisser la sonnerie s'épuiser dans le vide. J'ai hélé un taxi sans lever les yeux vers la façade de l'hôtel. J'avais oublié le reflet de Dora dans la vitre, sa manière très délicate d'approcher la cigarette jusqu'à ses lèvres qui me rappelait comment elle

m'embrassait. Désormais, il ne resterait plus rien que la perte, l'oubli de tout ce que nous avons été.

Je me souviens d'avoir écouté la sonnerie du téléphone une centaine de fois ce jour-là. Sitôt qu'elle se taisait, j'espérais qu'elle se prolonge dans ma tête en une petite mélodie. Ma main droite tremblait en serrant le combiné, la gauche maintenait le volant de façon lâche. Je redoutais que mon père ne finisse par décrocher pour me prier de cesser ces coups de fil. Je savais alors que je devrais l'interrompre en prononçant cette phrase qui m'envahissait : *Maman est morte*. Je préférais repousser ce moment, faire comme si rien n'était arrivé, comme si ma mère continuait à exister grâce à la sonnerie du téléphone. Je pressais l'appareil sur mon oreille sans me rendre compte de la force que j'engageais à chaque appel. Ce son régulier m'avait apaisé au début mais progressivement il était devenu insupportable, je commençais à entendre un cri à la place. J'avais le sentiment que ce bruit ne me quitterait plus, qu'il constituait le seul dialogue que je pouvais entretenir avec moi-même.

J'ai garé ma voiture sur un parking. Je n'étais plus capable de conduire, d'effectuer le moindre mouvement nécessitant une action coordonnée de mes bras et de mes jambes. Je ne pouvais m'empêcher d'appeler mon père. J'étais prisonnier d'une mécanique qui se répétait de manière inépuisable : dès que la sonnerie s'interrompait, je recomposais son numéro. Je me disais que dans le silence, la

disparition de ma mère serait impossible à nier, tandis que je parvenais à la repousser en passant ces coups de fil. J'appréhendais de ne plus entendre la sonnerie du téléphone, de perdre le lien qui m'unissait à mon père et à l'appartement de la rue Labat. Je l'imaginais accroupi, penché sur le parquet, en train de débrancher la prise. Je tentais de contrôler ma respiration, d'expirer l'air entre deux tonalités comme si je devais en tirer le maximum. Pendant plusieurs secondes j'ai pensé que ma mère allait décrocher en me répondant d'une voix douce qu'il fallait que je me calme. Je savais qu'elle ne prendrait pas un ton désapprobateur, qu'elle voudrait simplement me rassurer. Je n'en pouvais plus, j'ai fini par raccrocher.

Tout cela ne dura sans doute pas plus d'une heure ou deux même si j'ai l'impression d'être resté une journée entière dans cette voiture, à essayer de joindre mon père. Lorsque j'ai démarré, j'ai senti le sang battre dans mon oreille. Elle me faisait mal à l'endroit où j'avais appuyé avec le téléphone. En roulant, je me revoyais encore sur ce parking, une partie de moi-même persistait à appeler mon père. Je filais dans les rues, en laissant mon corps effectuer par réflexe les mouvements pour conduire. Le livre de ma mère était posé à ma droite, sur le siège du passager avant. Dès que je m'arrêtais à un feu rouge, je jetais un œil à sa photo sur la quatrième de couverture. Je la regardais et il me semblait qu'elle me regardait aussi, qu'elle tournait son visage dans ma direction. Je continuais à rouler sans savoir quelle direction prendre. J'appuyais sur l'accélérateur en espérant que la vitesse me soulage, me précipite dans un monde où ma mère était vivante.

Tout se mélangeait dans ma tête si bien que je me suis demandé si je n'avais pas rêvé. Avais-je vraiment adressé ces coups de fil à mon père ? Peut-être mon rêve était-il si réel que je croyais l'avoir vécu. J'attendais que la réalité se révèle à moi sans savoir si je me

réveillerais bientôt épuisé dans mon lit ou si je reprendrais mes esprits dans la voiture, les mains serrées sur le volant. Je conduisais sans réfléchir en empruntant plutôt les longues avenues que les voies étroites qui m'auraient obligé à ralentir. À mesure que mes yeux s'épuisaient sur la chaussée, j'avais l'impression que les arbres, les immeubles qui bordaient la route s'imprégnaient des sentiments que j'éprouvais comme s'ils parvenaient à exprimer mon agitation intérieure. Je transpirais, j'ai baissé la fenêtre pour rafraîchir l'habitacle. Le vent butait contre ma vitre entrouverte et soulevait les pages du livre de ma mère aux extrémités. Le bourdonnement du moteur emplissait mes oreilles. La route m'étourdissait, chaque kilomètre parcouru semblait me faire oublier mon existence. Seul me traversait le souvenir diffus de ma mère.

Plus j'observais sa photo en noir et blanc sur la couverture, plus j'avais la certitude de la regarder pour la première fois. Sans savoir pourquoi, je me suis mis à revivre la scène de la rencontre entre mes parents devant le Lutetia. J'ai vu ma mère devant l'hôtel. Elle maintenait sa cigarette à proximité de son visage en repliant l'autre main sur le bras opposé, de sorte qu'elle n'avait qu'à tourner la tête entre deux bouffées. Chaque fois qu'elle ouvrait ses lèvres sur le mégot, elle creusait le sillon au milieu de ses joues. J'étais certain qu'elle avait adopté cette posture en fumant. Elle avait fixé son regard au loin en espérant qu'on ne remarque pas son uniforme, mais plutôt ses jambes affinées par les bas. À cette idée, elle avait dû vérifier son apparence dans la vitre, ramener ses cheveux derrière les oreilles avant de remarquer le reflet de mon père. Elle a lâché son mégot le long de son buste en le laissant tomber en ligne droite puis elle l'a écrasé avec l'avant de sa chaussure. Elle a marché vers mon père avec l'assurance que lui avait donnée la cigarette et que son envie de plaire avait encore accentuée.

Ces pensées m'épuisaient. J'avais l'impression que mon corps était devenu minuscule, envahi par mon esprit. J'étais persuadé de connaître l'exactitude de ces événements tels que ma mère les avait vécus. Ils s'enchaînaient sans que je réussisse à en interrompre le déroulement. Les mains posées sur les hanches, elle s'est adressée à mon père. Elle a dû sentir le vent passer sous l'échancrure de sa jupe, trouver la sensation agréable. J'ai cru que j'allais continuer à suivre ainsi le cours de sa vie. Je me suis dit que je pourrais témoigner de chaque détail, de chaque fait qui concernait ma mère et tout cela représenterait autant de nouvelles pensées qui s'accumuleraient dans ma tête jusqu'à me rendre malade. D'un coup j'ai éprouvé le désir violent de l'écarter de ma mémoire pour retrouver ma solitude, mais aucune force ne pouvait chasser son souvenir.

J'oubliais presque que j'étais dans ma voiture en train de rouler tant j'étais happé par l'histoire de mes parents. Je sentais une ouverture en moi, j'avais le sentiment de me vider. Je distinguais le reflet de son visage dans les rétroviseurs, son image m'apparaissait chaque fois que je posais les yeux quelque part. J'imaginais ma mère dire à mon père : *Puisque tu me regardes dans la vitre, invite-moi à prendre un verre.* Et cette phrase ne voulait plus sortir de ma tête si bien que j'ai pensé que je l'entendrais se répéter jusqu'à la fin de mes jours. Je ne savais pas comment l'énoncer, comment l'intonation de sa voix s'était placée sur chaque mot tandis que la phrase continuait à tourner, à m'assaillir de l'intérieur.

J'avais déjà atteint le périphérique lorsque j'ai commencé à marmonner cette phrase. Je me suis persuadé qu'en roulant à une allure plus rapide, je finirais par l'oublier, par être plus attentif à ma conduite. J'aurais voulu retrouver ma vie telle que je l'avais laissée avant d'apprendre la disparition de ma mère. Mais j'ouvrais la bouche en essayant de reproduire le mouvement de ses lèvres, la forme

qu'elles avaient prises au moment d'appuyer sur le *tu* et le *moi* pour veiller à la retranscrire parfaitement. Je me suis demandé combien de temps ça allait durer, s'il suffirait que je plaque les mains contre ma bouche pour m'empêcher d'entendre ces mots puis de les articuler dans le vide. La fenêtre entrouverte laissait passer un courant d'air sur mon visage, et j'ai songé à la jupe de ma mère qui se soulevait, à la sensation agréable sur le haut de sa cuisse qui avait dû se conjuguer à son désir d'aborder mon père. Peut-être devais-je me remémorer les étapes de leur rencontre une à une pour que tout cela se termine. Pourtant j'étais bloqué sur cette phrase qui s'imprimait dans chaque partie de mon corps.

J'avais un arrière-goût dans la gorge, le début d'une vague de nausée qui me soulevait le ventre. J'ai été obligé de freiner sur la bande d'arrêt d'urgence, je me suis penché du côté du siège du passager avant. J'ai déplié mon bras pour ouvrir la portière en dégageant dans le même élan brutal le livre de ma mère sur le sol de la voiture. J'ai vomi sur le goudron, le buste à l'horizontale. Je me retenais de tomber en pressant mes mains contre le rebord de la portière tandis que j'arrivais à percevoir chaque contraction de mon estomac qui se vidait. Ensuite je me suis assis à la place du passager, le ventre encore agité de spasmes. Des larmes avaient coulé le long de mes joues. Je me suis senti apaisé pendant un court instant en me laissant bercer par le bruit des voitures qui passaient à côté, et cette phrase a enfin cessé d'occuper mon esprit. Le goût atroce dans ma bouche se mélangeait à l'odeur de l'essence. Je me suis souvenu que ma mère était morte la veille au matin. J'ai été pris de sanglots puissants entrecoupés de longs râles que je ne parvenais pas à calmer sauf pour avaler ma salive et les larmes dans ma gorge. Je me balançais d'avant en arrière contre le siège, en repliant mes bras sur

la taille. J'avais envie de basculer violemment pour que ma tête frappe la boîte à gants et que je m'évanouisse.

Quand mes sanglots et mes cris se sont calmés, j'ai cherché une bouteille d'eau dans la voiture. J'étais prêt à me contenter d'un petit fond croupi pour rincer ma bouche et mon visage. Je n'osais pas m'examiner dans le rétroviseur. Je savais que j'y trouverais le reflet d'un homme dévasté. Je devais avoir des poches gonflées sous mes yeux brillants et rouges, les cheveux en pagaille sur le front. Sur mes joues, je devinais la trace désormais sèche de mes larmes qui tirait sur la peau. Je me suis retourné sur le siège sans faire attention à mon pied droit qui prenait appui sur le livre de ma mère tombé sur le sol de l'habitacle, j'ai fouillé du plat de la main sous la banquette arrière. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai ramassé le livre, paniqué. J'étais furieux contre moi-même. J'ai utilisé la manche de mon blouson pour retirer la fine couche de gravier et de poussière sur la couverture. On voyait l'empreinte de ma semelle, des traces noires sur la photo de ma mère. La tranche avait été pliée sous la force de mes jambes et j'avais beau essayer de la redresser, le livre paraissait figé, recourbé vers l'intérieur. Je contemplais, épuisé, la marque noire qui découpait son visage, entourait son œil de la courbe laissée par l'extrémité de ma chaussure qui l'avait piétiné.

J'avais soif, ce goût dans ma bouche continuait à me soulever l'estomac. Je redoutais que les nausées reprennent. J'ai refermé la portière du passager avant et je me suis assis à la place du conducteur, décidé à trouver une station-service pour acheter une bouteille d'eau. J'avais conservé le livre dans ma main droite, je l'ai jeté par ma vitre entrouverte en évitant de regarder ma mère une dernière fois. Je l'ai abandonnée sur la route. Je me suis dit que le bruit du trafic répondrait à celui du vent dans les pages. En démarrant, j'ai imaginé que les pages se décrochaient une par une,

s'envolaient à plusieurs mètres au-dessus du sol puis se mettaient à tournoyer dans une ronde perpétuelle. J'ai vu le livre s'amenuiser puis disparaître dans le rétroviseur.

J'ai fini par m'arrêter sur une aire d'autoroute. Je ne savais pas comment j'étais arrivé jusque-là. Je me sentais honteux d'avoir marché dans les allées de la station-service à la recherche d'une bouteille d'eau alors que ma mère venait de mourir. J'aurais dû rentrer chez moi, reprendre mes esprits. Au lieu de cela, j'avais roulé sans but précis, incapable de me concentrer sur les panneaux de direction surplombant les voies et toute mon énergie avait été employée à conduire dans l'espoir que ces kilomètres parcourus me feraient oublier la mort de ma mère. J'avais éprouvé le besoin urgent de renouer avec elle et cette fuite sur la route avait sans doute été déclenchée par cet état de surexcitation qui se mêlait à ma fatigue. Malgré mon abattement, imaginer les phrases que ma mère avait pu prononcer m'avait permis de la retrouver vivante, comme si elle avait été présente à côté de moi, en train de recracher la fumée de sa cigarette par la vitre entrouverte.

Sur le parking de la station-service, j'ai hésité à rappeler mon père. Je me suis dit que je devais l'informer du décès de ma mère, j'étais le seul à pouvoir le lui annoncer. Il aurait suffi de sonner à sa porte, de parler à la jeune femme qui m'avait ouvert la dernière fois. Je réentendais cette phrase ; *puisque tu me regardes dans la vitre, invite-moi à prendre un verre*, en m'interrogeant sur ce que mon père

avait dû ressentir. Peut-être avait-il aussitôt redouté de se déshabiller devant ma mère, de lui montrer les cicatrices sur son dos. Sans doute avait-il été troublé par l'assurance de cette fille. Lorsque mes parents m'avaient raconté leur rencontre quand j'étais enfant, le visage de mon père m'avait semblé encore ému du soudain intérêt manifesté par ma mère. Avec le fond de la bouteille, je me suis passé de l'eau sur la figure. J'ai songé à l'enchaînement des circonstances qui avait abouti à la rencontre de mes parents devant le Lutetia. Plus que le hasard qui les avait amenés à se trouver ensemble au même endroit et au même instant, j'ai pensé qu'il avait dû exister à ce moment-là une disposition commune, un mélange de sensations trop indistinctes pour qu'ils aient pu en comprendre le sens, qui les avaient conduits à se regarder dans la vitre. Ils avaient dû se croiser dans un mouvement de flottement partagé. Et ma mère, en s'avancant vers mon père, avait introduit le reste de confusion en lui pour qu'il accepte spontanément sa proposition.

Je suis sorti de la voiture et je me suis appuyé contre la portière. Je comptais sur le bruit régulier de la circulation, sur le spectacle abrutissant de la route pour m'apaiser et arrêter le flot de pensées qui me traversait. J'avais de plus en plus de mal à retenir l'instant présent, à le sauver de ce passé qui remontait en moi. Mes yeux fatigués ne distinguaient plus que l'image floue et tremblante des véhicules lancés à toute allure sur les voies et qui surgissaient sous la forme de lignes noires. Je ne me sentais plus capable de conduire à nouveau, l'idée de m'installer au volant de ma voiture contribuait à m'immobiliser davantage sur ce parking. J'entendais les portières claquer, les conversations des automobilistes qui venaient se dégourdir les jambes, acheter un encas, mettre de l'essence avant de repartir. J'enviais la conviction qu'ils portaient en eux de suivre une direction précise comme on suit une intuition.

J'étais bloqué, je ne parvenais pas à m'extraire d'un malaise intérieur qui se répercutait sur mon état physique. J'étais épuisé et mon appréhension ajoutait à ma fatigue. Par moments, je commençais à me rendre malade en pensant que je demeurerais éternellement sur ce parking si je ne trouvais pas un moyen de reprendre le cours de mon existence. Je me suis dit que je devais dormir plusieurs heures pour pouvoir réfléchir ensuite à ce que je déciderais de faire. Au cas où je sombrerais dans le sommeil, où je me réveillerais hagard au milieu de la nuit, je n'aurais qu'à entrer dans la station-service. Cela me rassurait de disposer à proximité d'un endroit où me restaurer. J'avais des vertiges en pensant à la manière dont je pourrais vivre sur cette aire d'autoroute si les choses ne s'arrangeaient pas. Je me suis souvenu du lavabo dans la station-service, des toilettes où je m'étais rendu avant d'acheter la bouteille d'eau. J'évoquais mentalement la possibilité de tenir plusieurs jours sur ce parking en habitant dans ma voiture. Je savais que je finirais tôt ou tard par repartir mais puisque je n'étais pas prêt à reprendre le volant, je me contentais de demeurer ici en songeant à mes parents.

J'ai entendu le téléphone sonner malgré le bourdonnement de l'autoroute. Je me suis rappelé que je l'avais rangé dans la poche gauche de mon pantalon. En pliant légèrement la jambe, j'ai senti sa forme rectangulaire contre le haut de ma cuisse. J'ai préféré attendre que la sonnerie cesse de retentir. Je souhaitais demeurer dans ma solitude et ce signe qu'on m'adressait contribuait à la faire redoubler, à m'isoler un peu plus. Je n'avais pas le courage d'engager une conversation, de devoir me relier à une personne comme on fait l'effort de se relier au monde. Soutenir la moindre discussion risquait de faire s'évanouir le lien que j'avais recréé avec ma mère. Le téléphone s'est tu. J'étais sur le point de retrouver mon enfermement intérieur lorsqu'il s'est mis à sonner de nouveau. Je me souviens que

j'ai commencé à redouter qu'un accident grave ne soit arrivé pour qu'on cherche à me joindre avec autant d'insistance. Je suis resté immobile, certain que la sonnerie reprendrait sitôt après s'être arrêtée. J'ai sorti le téléphone de ma poche avec le désir de le jeter le plus loin possible sur l'autoroute pour qu'on me laisse tranquille. J'ai dû m'y prendre à plusieurs tentatives avant de pouvoir lire sur l'écran, le nom de mon père.

Une sensation de chaleur m'a enveloppé. Mes doigts crispés et moites se sont refermés sur mon portable en manquant de le faire tomber à plusieurs reprises. Quand le nom de mon père s'est affiché une nouvelle fois, j'ai cru qu'il était en train de m'observer sur le parking, qu'il avait la capacité de me fixer au travers de l'écran. Je souffrais. Les mots se dérobaient dans ma gorge et j'ai réalisé que la seule chose que j'aurais eu à lui dire si j'avais voulu lui répondre aurait été : – *Puisque tu me regardes dans la vitre, invite-moi à prendre un verre.* Je ne savais plus si c'était moi qui avais prononcé cette phrase tellement elle m'appartenait. Je n'ai pas décroché. Je me suis demandé si mon père parviendrait à s'arrêter, s'il lui faudrait aussi passer une centaine de coups de fil avant de se résigner. Le téléphone a de nouveau sonné, c'était le cinquième appel. Chaque fois, il ne laissait aucun message. J'avais l'impression que mon père reproduisait le comportement que j'avais eu ce matin même, qu'il me renvoyait la douleur que je lui avais transmise.

J'ai observé les voitures sur l'autoroute pour m'empêcher de relire son nom sur l'écran du portable. J'ai eu le sentiment que ce n'était plus mon père, qu'après toutes ces années sans entretenir aucun contact avec lui, il m'était devenu étranger. Seule était restée son absence et j'ai compris que je ne voulais m'adresser qu'à elle. Depuis que mon père avait décidé de ne plus me voir, j'avais entretenu un dialogue intérieur avec lui en l'appelant. J'imaginais que nous nous

exprimions dans le silence, entre deux sonneries, et je crois ne m'être jamais senti aussi proche de mon père qu'à ce moment-là. J'avais souhaité me confondre avec lui, retrouver tout ce qu'il avait été comme je l'avais fait pour ma mère en roulant. Puis j'ai songé à mes parents du plus loin qu'ils prenaient forme dans ma mémoire. J'ai glissé le portable dans la poche de mon pantalon, j'entendais encore la petite musique de la sonnerie sans savoir si elle ne retentissait pas plutôt dans ma tête. Je me suis installé au volant de ma voiture et j'ai démarré.

En roulant, j'ai perdu les dimensions de mon corps tant j'étais allé au-delà de ma fatigue. J'oubliais les coups de fil de mon père et l'idée que le téléphone continuait peut-être à sonner dans ma poche. J'étais épuisé à un tel point que je n'avais même plus conscience de conduire. J'étais entièrement absorbé par le défilement de la chaussée, par les lignes blanches sur le sol. J'appuyais sur l'accélérateur en espérant que ma gorge se desserre un peu. À mesure que j'avancais, j'avais le sentiment que le ciel, les arbres dans le pare-brise me dépouillaient d'une partie de moi-même pour la remplacer par cette sensation de vide que j'éprouvais en roulant. Et dans ce vide, j'ai senti la présence de mes parents. J'étais certain qu'ils surgissaient dans cet espace, dans cette ouverture que je distinguais dans le silence de l'habitacle. Leur souvenir était diffus, lointain, comme si je les avais repoussés en arrière-plan de mon existence. Je retrouvais dans le bruit du vent qui s'engouffrait par la fenêtre entrouverte la manière dont ma mère avait tenu sa cigarette, cette phrase qu'elle avait dite à mon père. C'étaient ces émotions que j'abritais désormais en moi et qui, en s'entremêlant sans distinction, formaient l'histoire de mes parents.

Si j'avais répondu à mon père, sans doute aurais-je été définitivement emporté par mon passé. Je me suis dit que je devais

exister avant le souvenir de mes parents. C'était de cette façon qu'il faudrait vivre à présent. J'ignorais l'heure qu'il était, il m'aurait pourtant suffi de contrôler ma montre pour savoir quand je serais à mon appartement. Dans la voiture, j'avais l'impression de réussir à enfermer l'instant présent, à détacher chaque seconde de la précédente. J'arrivais à isoler ce que j'étais à un moment donné puis le moment d'après, en regardant simplement le paysage défiler derrière le pare-brise.

J'ai redressé le volant si brusquement que j'ai mis plusieurs secondes avant de me rendre compte que la salve de klaxons qui avaient retenti, les gestes agacés des automobilistes que j'avais distingués dans le rétroviseur m'étaient adressés. J'avais évité l'accident de justesse. J'ai garé la voiture, sans vérifier sur mon téléphone si mon père m'avait rappelé. Je me suis dépêché de sortir mes clés, de monter les marches qui me séparaient de mon appartement. J'ai songé à ma mère qui était morte, à mes parents, aux émotions qui m'avaient traversé au cours de cette journée avec la certitude que tout avait été exprimé, que jamais je n'avais été aussi proche d'eux. J'étais essoufflé, et j'avais du mal à calmer le tremblement de ma main pour insérer la clé dans la serrure. Les filles de ma compagne s'amusaient dans leur chambre et je me suis assis sur le sol pour jouer avec elles. Je me suis concentré à mon tour sur le jeu, et j'ai été étonné du rire soudain qui montait en moi.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

Présentation

Cette édition électronique du livre *Daniel Avner a disparu* de Elena Costa a été réalisée le 24 avril 2015 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9780000000000 - Numéro d'édition :)

Code Sodis : N - ISBN : 9780000000000. Numéro d'édition :

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.